

# La lettre du **Chemin des Dames**

Revue éditée par le Département de l'Aisne / été 2011

22

Archive Olivier Gay



Septembre 1914,

## Un Britannique exécuté sur l'Aisne

D.B.



**Les Casemates :**  
un carnet,  
des photos,  
deux récits

Photos collection Nicolas Vasse.





George Ward. Cimetière militaire britannique de La Ferté-sous-Jouarre.

- 3** visite **Parcours guidés dans un grand musée à ciel ouvert**
- 4** actualité **Musée de Flandre Concours scolaire**
- 5** aménagement **Facteur et vaguemestre en chemin**
- 6** l'histoire **Plateau des casemates une tragédie, un carnet**
- 9** album photo **Le Chemin des Dames de Marius Vasse**
- 18** bourses de recherche **Reconstruire sur le Chemin des Dames**
- 20** page d'archives **« Voir clair sur tout ce qui est devant soi »**
- 22** mémoire **La très courte guerre de George Ward**
- 26** à suivre **La Chanson de Craonne en pays occupés**
- 28** agenda

*Car sans nous on prend la pile,  
Ouï mais c'est fini, on en a assez,  
Personne ne veut plus marcher.  
Et le cœur bien gros, plein de sanglots  
On dit adieu au repos  
Même sans tambour, même sans trompette  
Nous montons là-haut en baissant la tête...*

**Refrain.**

*Adieu la vie, adieu l'amour,*

## QUELQUES BRÈVES NOUVELLES

### Condamnés pour l'exemple : ça pourrait bouger

Au-delà de la déclaration de principe (le Président de la République à l'occasion du 11 novembre 2008) jusqu'alors non suivie d'effets, la question de la mémoire des condamnés pour l'exemple de la Grande Guerre, fusillés et condamnés à des peines administratives, devrait enfin être prise en compte concrètement à l'occasion du centenaire de 1914-1918. Seraient notamment préconisés : un travail de mise à disposition effective auprès du public de toutes les archives relatives à ces situations et des recherches confiées à une commission d'historiens et de juristes.

Un geste politique pourrait suivre dans la mesure où le sujet fait aujourd'hui l'objet d'un consensus assez large.

### Centenaire : l'Etat prêt à la coproduction

Au chapitre du centenaire, on peut s'attendre à une forte (re) mobilisation de l'Etat dans l'organisation des manifestations. Après être passé à côté du 90<sup>e</sup> anniversaire, laissant les collectivités territoriales initier les opérations les plus conséquentes, l'Etat a pris cette fois la mesure de l'événement. La Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives (DMPA) du ministère de la Défense a en charge la rédaction d'un rapport de préfiguration; son directeur adjoint, Joseph Zimet, a multiplié les consultations pour le préparer. Le centenaire devrait donner lieu à une véritable coproduction entre l'Etat et les territoires. Une bonne nouvelle. Il reste à souhaiter que l'événement ait véritablement une dimension européenne, qu'il ne soit pas seulement prétexte à des cocoricos dans un contexte où les pays de l'Union sont de plus en plus tentés par le repli sur soi.

#### En couverture :

- Carnet de Lucien Gay (haut gauche). Archive Olivier Gay.
- L'Aisne à Pont Arcy (haut droite).
- Dans les caves d'Hurtelbise (bas gauche).
- PC Roxane (bas droite). Photos Marius Vasse.

Gazette des Ardennes, 24 juin 1917,  
« Une chanson de soldat ». Extrait.

# Parcours guidés dans un grand musée à ciel ouvert



Visite guidée sur le Chemin des Dames en août 2010. Photo Caverne du Dragon

Depuis Laffaux jusqu'à Berry-au-Bac, les panneaux du jalonnement inauguré en 1997 proposent une première approche du Chemin des Dames : La Malmaison, La Royère, Cerny-en-Laonnois, La Caverne du Dragon, le plateau de Californie, le vieux Craonne, le monument des Basques, la nécropole nationale de Craonnelle, le monument des chars à Berry-au-Bac sont présentés et expliqués au grand public.

Mais il est de nombreuses manières de découvrir cet espace qui témoigne tout à la fois d'une société agricole riche, d'une histoire dans la guerre complexe et d'un long temps de la Reconstruction qui apparaît dans l'architecture des villages. Il est des monuments, des sites du Chemin des Dames pas ou peu visibles, jalons à partir desquels on peut dérouler le récit d'une histoire du territoire : cette tombe isolée d'un soldat né à Mexico, l'imposant monument familial du cimetière civil de Craonnelle, l'emplacement d'une chapelle au bois de Beaumarais, le site du trou du sergent-major, la ligne de départ du 201<sup>e</sup> RI le 16 avril 1917, la tranchée du Balcon, les emplacements de pièces d'artillerie allemande près de l'abbaye de Vauclair...

Pour permettre au public de découvrir certains de ces lieux méconnus et d'autres qui forment le "grand musée à ciel ouvert" (Guy Marival) qu'est le Chemin des Dames, les guides de la Caverne du Dragon et des personnalités invitées proposent des sorties sur

le terrain. Les thèmes retenus appellent à prendre le temps de comprendre:

- comprendre une zone délimitée des combats de 1914-1918 : la ligne d'attaque du 10<sup>e</sup> bataillon de Tirailleurs sénégalais le 16 avril en contrebas de la Caverne du Dragon ou le chemin emprunté par les soldats français pour rejoindre leurs positions dans le village de Craonnelle,
- comprendre les conditions dans lesquelles les soldats du 18<sup>e</sup> RI ont attaqué en 1917, les conséquences de cet assaut et les refus de remonter en ligne qui ont suivi ;

- comprendre le temps long du Chemin des Dames depuis les premières installations agraires antiques sur des terres riches, par la suite souvent propriétés d'abbayes, jusqu'aux exploitations d'aujourd'hui ;

- comprendre les enjeux de la Reconstruction et de la reconstitution d'une société où tout est à refaire.

Durant deux heures, les visiteurs parcourent ainsi des fragments de paysage et en décortiquent l'histoire à travers ces vestiges. Il n'est pas rare qu'une personne du groupe rapporte un fait dont elle a connaissance. Le dialogue qui s'instaure alors avec l'animateur de la visite témoigne de ce qu'on a encore beaucoup à dire sur le Chemin des Dames, et beaucoup à étudier. Alors l'Histoire, "science de plein air" (Nicolas Offenstadt) ?

#### 27 août

10h30 / **L'affaire du 18<sup>e</sup> RI**  
14h30 / **Le chemin du facteur, de Craonne à Vauclair**

#### 28 août

**Visite du Fort de la Malmaison**

#### 24 septembre

10h30 / **Les Britanniques au Chemin des Dames**  
14h30 / **Secourir les blessés en 1914-1918**

#### 25 septembre

**Visite du Fort de la Malmaison**

#### 15 octobre

Matin et après-midi / **Deux forts Séré de Rivières et leur histoire : la Malmaison – le Fort de Condé**  
(Repas tiré du sac.)

#### 23 octobre

**Visite du Fort de la Malmaison**

#### 11 novembre

10h30 / **Cerny-en-Laonnois : histoire d'un village**  
14h30 / **Une chapelle au Chemin des Dames : la chapelle Sainte-Berthe**

#### 27 novembre

**Visite du Fort de la Malmaison**

**Réservation recommandée au 03 23 25 14 18**  
**Programme complet sur [www.caverne-du-dragon.fr](http://www.caverne-du-dragon.fr)**  
**Tarif : 8 et 4 €. Consulter le musée.**

## Musée de Flandre : « Aux portes du chaos »

Dans le cadre du cycle d'expositions « La Grande Guerre par quatre chemins » organisé avec le soutien de l'Union européenne (lire la Lettre du Chemin des Dames n°21, printemps 2011), le Musée de Flandre à Cassel consacre une exposition à la logistique qui se met en place à l'arrière du front en Flandre. La présence des quartiers généraux français et britannique d'octobre 1914 à novembre 1917 transforme la petite ville de Cassel en cœur névralgique de l'armée alliée. C'est dans cet arrière front que sont centralisés tous les mouvements : l'arrivée des troupes, leur entraînement puis leur départ au combat, le ravitaillement en marchandises, en armes ou en munitions, le rapatriement et le traitement des innombrables blessés... Cet espace de paix précaire est également le lieu où les soldats se reposent et reprennent des forces avant de replonger dans l'enfer des tranchées.

Tandis que la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames explore à travers son exposition temporaire 2011, les déplacements de civils pendant la

guerre, le Musée de Flandre s'intéresse aux mouvements et déplacements des armées avant leur montée en ligne. L'exposition met



notamment en avant des objets, tels une motocyclette britannique de 1915 ou les tableaux de William Orpen (1878-1931) et de Christopher R.W. Nevinson (1889-1946).

Le musée In Flander's Fields de Ypres en Belgique avait inauguré en 2010 ce cycle de quatre expositions par un travail sur le périple des travailleurs chinois venus s'employer aux côtés des alliés dans les tâches multiples de l'arrière front en Flandre. En 2012, c'est l'Historial de Péronne qui achèvera le cycle avec une exposition sur les déplacements liés au tourisme de mémoire britannique dans l'après-guerre.

**Musée départemental de Flandre,  
26, Grand Place, 59670 Cassel.**

**Réservations et renseignements : +33 (0)3 59  
73 45 59 Standard : +33 (0)3 59 73 45 60  
Site : <http://museedeflandre.cg59.fr>**

## Concours scolaire : la Grande Guerre vue par les enfants

Face à la disparition des Poilus, l'office national des anciens combattants et victimes de guerre invite les enfants des écoles primaires (CM1 et CM2) à s'approprier leur histoire et à la transmettre en devenant des « Petits artistes de la Mémoire ».

Aidés de leurs enseignants, les élèves choisissent un soldat de la Grande Guerre originaire de leur commune et partent à la recherche des traces et des témoignages qu'il a laissés dans sa famille et au cœur des archives municipales et départementales.

Après avoir mené une minutieuse enquête et en s'inspirant du carnet « *Belle petite Monde* » réalisé par le peintre Renefer pour raconter sa vie quotidienne au front à sa fille, les enfants confectionnent à leur tour un journal retraçant le parcours de « leur » Poilu. Peintures, aquarelles, croquis, poèmes, textes courts... les travaux qui se distinguent par la qualité de leur contenu historique et artistique, l'originalité et l'émotion qu'ils dégagent, sont distingués par le jury national lors d'une journée festive à Paris.

**Renseignements sur [www.onac-vg.fr](http://www.onac-vg.fr)  
et inscriptions auprès du directeur du service  
départemental de l'Aisne :  
Benoit Odelot 03 23 26 30 40.  
[benoit.odelot@onacvg.fr](mailto:benoit.odelot@onacvg.fr)**

**ONACVG de l'Aisne  
Cité administrative  
02016 LAON cedex.**



## Facteur et vaguemestre en chemin

Un nouveau chemin est ouvert en forêt de Vauclair. Il traverse le plateau, reliant le vieux Craonne aux ruines de l'abbaye. Ce sentier d'interprétation qui rencontre quelques tranchées et traces de 14-18 du secteur des casemates est une variante de celui qu'empruntait le facteur avant la Grande Guerre. Cinq panneaux explicatifs jalonnent cette promenade à faire à pied. Voici le texte du premier d'entre eux.

Quatre kilomètres et une montagne séparent le hameau de Vauclair, dans la vallée de l'Ailette, de la commune de Craonne, chef-lieu de canton. En cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'au début de la guerre, en 1914, le facteur du bureau des postes et télégraphes de Craonne coupe au plus court pour franchir cette distance : il passe par le plateau, empruntant un sentier qui borde les champs et traverse la forêt domaniale.

Aux beaux jours, les quelques habitants de Vauclair, principale entité d'un village de 76 âmes qui compte deux hameaux, trois fermes à l'écart et quelques maisons isolées, l'attendent pour 9 h 45 : l'heure de la levée du matin. Celle du soir suit deux heures plus tard, à 11 h 45. L'hiver, le service est reculé d'une heure. La tradition orale rapporte que le passage du préposé est pour le travailleur des champs, le signal d'une pause bienvenue : quand sa silhouette paraît, alors il est l'heure de rentrer casser la croûte. Au fil du temps, ce chemin d'habitude devient pour les habitants du pays, « le chemin du facteur ». Une voie qui ne figure sur aucune carte officielle. Dès la fin de l'été 1914, la guerre se fixe sur le Chemin des Dames. Ses habitants quittent Craonne, le village, le plateau et les territoires situés au nord sont occupés par les Allemands. Les premières positions françaises se tiennent



au sud de cette ligne dans la vallée de l'Aisne. Il n'est plus alors question au Chemin des Dames de facteur, mais de vaguemestre : un facteur militaire chargé d'apporter le courrier de l'arrière à ceux du front et de relever les lettres que les combattants destinent à leurs proches.

**« La poste est la consolation de la vie, les absents deviennent par elle présents ».**

*Questions sur l'Encyclopédie, Voltaire, 1770*

Principal moyen d'échange à distance au début du XX<sup>e</sup> siècle, le courrier devient vital dans une guerre qui s'installe dans la durée, permettant un lien minimum entre le monde des tranchées et celui de l'arrière. Sept millions de lettres sont échangées quotidiennement au cours du conflit.

### Sentier d'interprétation

Le « chemin du facteur, chemin du vaguemestre » est une réalisation conjointe du Conseil général de l'Aisne (textes, illustrations, repérages) et de l'Office national des forêts (sentier et panneaux) avec le concours de la commune de Craonne. Il permet aux promeneurs empruntant la voie verte de se rendre sur les sites de la Grande Guerre en partant de Vauclair, d'aller ainsi découvrir, par exemple, l'ancien et le nouveau Craonne. Il se prête à la randonnée pédestre mais n'est pas praticable avec une poussette.

Un panneau sera installé dans les prochains mois dans la tranchée du Balcon pour compléter le dispositif d'interprétation déjà en place qui comprend, outre les indications de départ, des panneaux donnant quelques informations sur : les sapes, les tranchées dont le toponyme se rapporte au Sud-Ouest, un emplacement d'artillerie allemand et le Talus de Gérardmer.

*Carte et fiche pratique à voir sur : [www.randonner.fr](http://www.randonner.fr)*

**Ce sentier pédestre suit les pas du facteur de Craonne avant 14, le préposé qui coupait par le plateau pour gagner, depuis le bureau postal, le hameau de Vauclair à l'emplacement de l'ancienne abbaye cistercienne.**

**Il croise aussi sur ce même plateau que la guerre de 1914-1918 a truffé de tranchées et hérissé de fortifications, les pas du vaguemestre qu'espéraient de nombreux soldats.**

# Mai 1917, plateau des casemates : une tragédie, un carnet

Le 5 mai 1917, Lucien Gay est tué dans les combats du secteur de Vauclair-Craonne. Le jour anniversaire de ses 25 ans, ce sergent du 57<sup>e</sup> RI disparaît, probablement fauché par des tirs de mitrailleuses. Son corps demeure introuvable, mais le livret militaire et un carnet qu'il portait sur lui sont récupérés. Leurs pages sont trouées. Dans celles du carnet où la liste nominative des hommes de sa compagnie a été notée à l'encre, une tache de sang s'est formée autour du trou laissé par la balle.

Mitrailleuses sous abris bétonnés laissées intactes par la préparation d'artillerie, erreur de bombardement... La lecture du JMO du 57<sup>e</sup> RI éclaire les circonstances de la disparition de ce sous-officier. Et le caractère désespéré des combats du plateau des casemates dans cette deuxième phase de l'offensive Nivelles.



Portrait en médaillon du sergent Lucien Gay. Archive Olivier Gay.



Pages du carnet de Lucien Gay avec les noms, prénoms et fonctions des soldats. En bas le trou auréolé de sang. Archive Olivier Gay.

**Le sergent** Lucien Gay avait soigneusement rempli les pages d'un carnet avec les noms des hommes de la section qu'il commandait. 2<sup>e</sup> section de la 7<sup>e</sup> compagnie du 57<sup>e</sup> RI. En haut, il indiquait le numéro de l'escouade. Sur la page de gauche, il portait les noms et prénoms des combattants. Sur celle de droite, il précisait leur fonction et les objets ou outils affectés à chacun ; renseignements qui pouvaient s'avérer indispensables en cours d'opération.

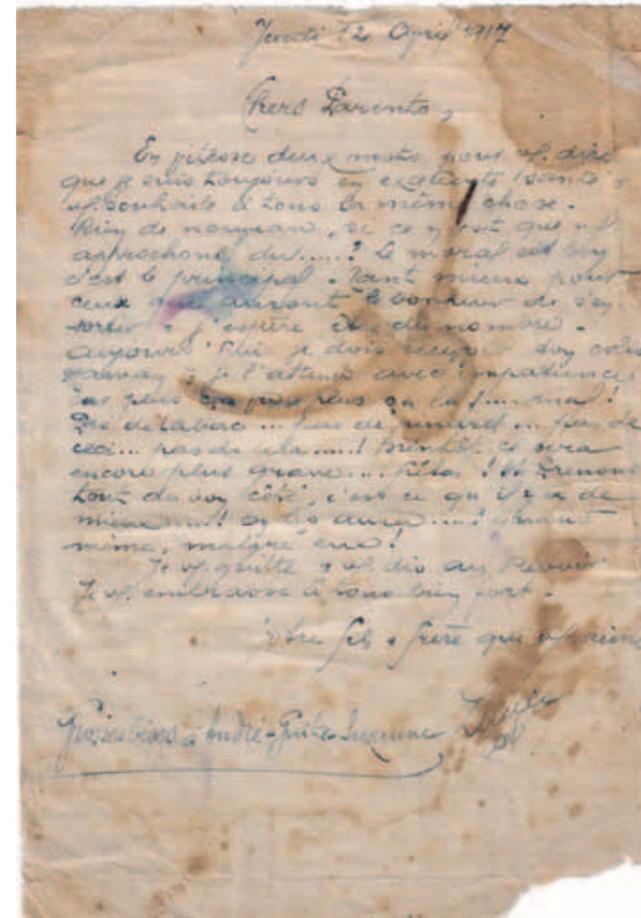
Pour la 5<sup>e</sup> escouade par exemple, on pouvait ainsi savoir qu'Amédée Truques, grenadier, emportait un seau et une pioche, que Pierre

Charriton, également grenadier, était chargé d'une marmite et d'une bêche, tandis que leur camarade Gilbert de Hora, cycliste, n'était porteur d'aucun outil, bicyclette oblige. Le carnet tenait également la liste des autres sections et escouades de la compagnie. Il fut retrouvé percé d'un trou ayant pour origine une balle, du sang formant auréole autour de l'orifice (lire page 9).

C'est probablement au début du mois d'avril 1917 que Lucien Gay, 24 ans, complète ce carnet. Son régiment cantonne alors dans le sud de l'Aisne où les préparatifs en vue de l'offensive battent leur plein. Les officiers promus reçoivent leur affectation, le matériel et les effets, une 2<sup>e</sup> paire de chaussures et le ballot individuel sont versés à la troupe, les ordres de marche se succèdent, les unités sont inspectées... Dans le dispositif de bataille, le 57<sup>e</sup> RI fait partie du groupe chargé de « l'exploitation stratégique ». « Poursuivre l'exploitation en direction générale du Nord (...) aussitôt la rupture accomplie » en progressant « par bonds »<sup>1</sup> : tels sont les ordres.

**“Quelques mots en vitesse”** - Le 12 avril, Lucien Gay écrit à ses parents « quelques mots en vitesse ». Lettre d'avant la bataille dans laquelle il rassure sur sa santé : « je vais bien » ; laisse entendre qu'un grand événement est imminent : « rien de nouveau, si ce n'est que ns approchons du.... ? » ; s'en remet à la chance : « Tant mieux pour ceux qui auront le bonheur de s'en sortir. J'espère être du nombre » ; et semble investir toutes ses attentes dans un colis longtemps espéré, insigne attention maternelle et promesse de menus plaisirs : « Aujourd'hui, je dois récupérer ton colis maman ; je l'attends avec impatience car plus ça va plus ça la ... mal ! Pas de tabac... pas de pinard... pas de ceci... pas de cela.... ! Bientôt ça sera encore plus grave... hélas ! prenons tout du bon côté, c'est ce qu'il y a de mieux... ! On les aura.... ! quand même, malgré eux ! »

1. Journal de marche et d'opérations du 57<sup>e</sup> régiment d'infanterie consultable sur [www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr](http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr) rubrique Première Guerre mondiale, journaux des unités.



12 avril 1917. Probablement la dernière lettre de Lucien Gay à ses parents. Archive Olivier Gay.

Ce furent probablement les derniers mots de Lucien Gay à sa famille. Le régiment se met en marche en direction du front, il atteint l'Aisne où les troupes d'exploitation se rassemblent, le 15 avril. L'ordre arrive pour le lendemain. Le 16 avril, le 57<sup>e</sup> RI n'effectue en fait qu'un seul « bond » : il se trouve bloqué à hauteur d'une ligne Paissy-Vassogne une heure après sa mise en route. La percée n'a pas eu lieu, l'objectif d'exploitation stratégique se transforme, quelques jours plus tard, en ordre de relève de la première ligne sur un front redevenu fixe.

**Le bataillon reçoit des obus français** - Début mai, l'offensive reprend sur le Chemin des Dames, la 10<sup>e</sup> armée, à laquelle appartient le 57<sup>e</sup> RI, attaque sur les plateaux de Vauclair (Vauclerc) et des casemates. L'opération est lancée le 5 mai au matin. Ce jour-là, Lucien Gay entre dans sa 26<sup>e</sup> année. Anniversaire sans lendemain pour lui comme pour nombre de ses camarades de la 7<sup>e</sup> compagnie dont les noms demeurent figés, à l'encre, dans un carnet d'opération percé d'une balle et marqué de sang. Les 5 et 6 mai, le 57<sup>e</sup> RI accuse la perte totale de 777 hommes, tués, blessés et disparus. Le 2<sup>e</sup> bataillon auquel appartient la 7<sup>e</sup> compagnie est de loin le plus touché avec 329 hommes hors de combat, dont une proportion importante, relativement aux autres bataillons, de combattants signalés disparus, à l'instar du sergent Gay<sup>1</sup>. Le 5 mai, ce bataillon a atteint la tranchée de Fribourg où il se maintient 24 heures durant avant d'être contraint de se replier vers la tranchée des Sapinières, laissant sur le terrain nombre des hommes perdus au cours des heures précédentes. Les causes du recul ajoutent au tragique. Engagé dans un combat à la grenade, le bataillon reçoit au même moment des obus français : « un tir de barrage de notre artillerie tombant sur nos premières lignes oblige les fractions qui l'occupaient [la tranchée de Fribourg] à se replier de 50 à 60 mètres en leur occasionnant des pertes sensibles » [JMO].

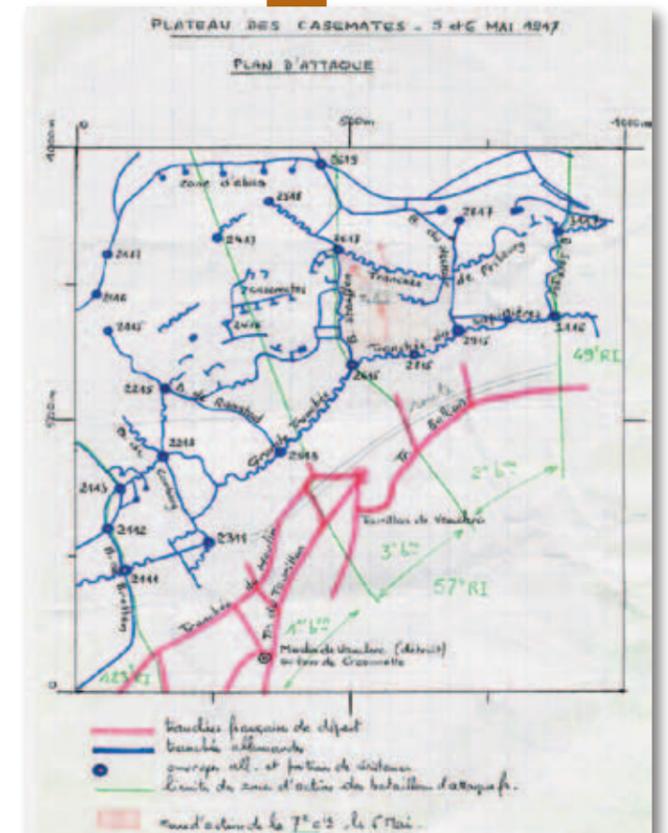
**Boyau de Stauffen** - Ce repli forcé peut-il expliquer qu'un nombre significatif de combattants tués, comme le sergent Gay, n'ayant pu être recherchés avant longtemps, n'aient pas été retrouvés ? Explication possible qu'il faut compléter en rappelant l'âpreté et la durée de combats qui ont vu l'emploi successif de mitrailleuses, de grenades et de projectiles d'artillerie. La description de l'engagement auquel participe le bataillon de Lucien Gay dans les heures qui précèdent la prise de la tranchée de Fribourg peut éclairer les circonstances de la mort du sous-officier, si l'on admet le fait probable que les deux trous visibles dans son livret et le trou dans le carnet résultent de projectiles de mitrailleuses : « (...) le long du boyau de Stauffen (...) des mitrailleuses placées en 2615 et 2617 sous des casemates blindées non détruites par les tirs de préparation de notre artillerie empêchent toute progression de notre infanterie, démentent toutes les fractions qui tentent de s'en approcher et déterminent un trou de part et d'autre du boyau de Stauffen. Tous les efforts ayant pour objet la réduction de ces nids de mitrailleuses parfaitement abritées échouent », rapporte le JMO.

Dans les semaines qui suivent ces événements, nombreux sont les autres soldats et sous-officiers qui disparaissent sur le plateau des casemates. Sur un croquis du 213<sup>e</sup> RI montrant la tranchée de Troyes<sup>2</sup>, qui vient d'être reprise, on peut lire : « position établie le 22 juillet 1917 ».

Damien BECQUART

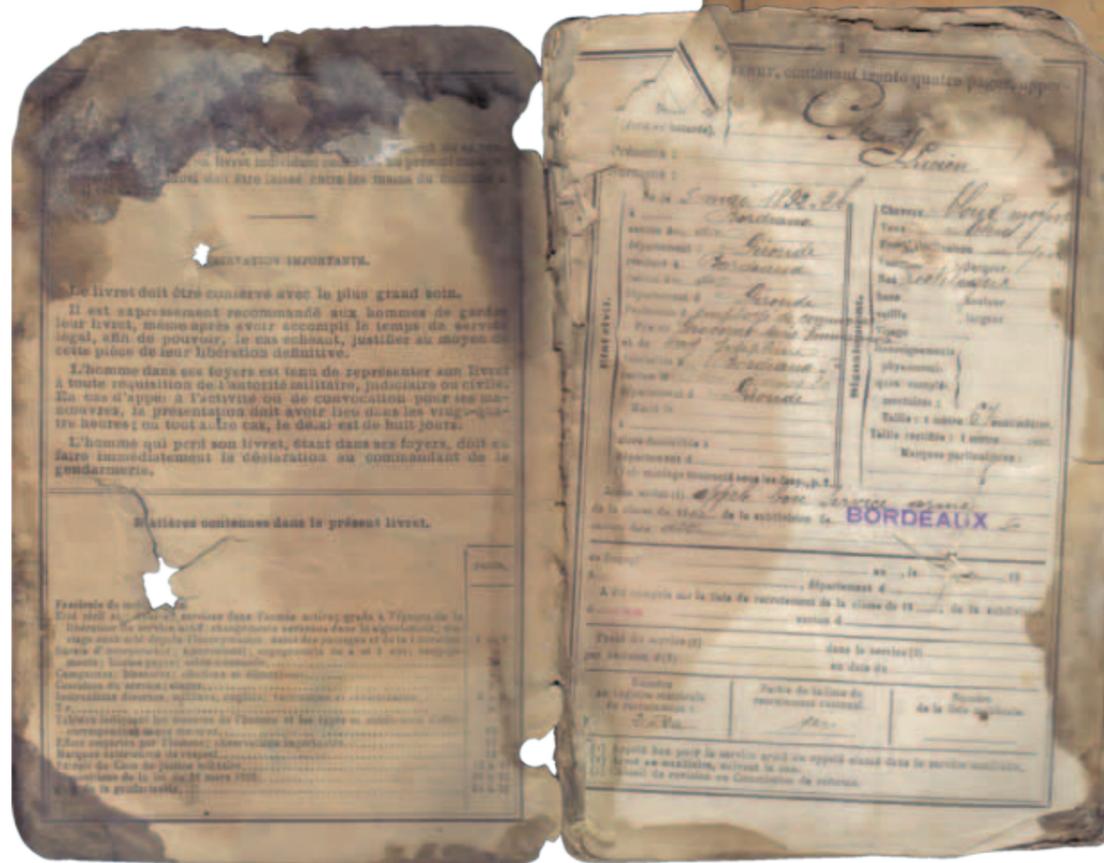
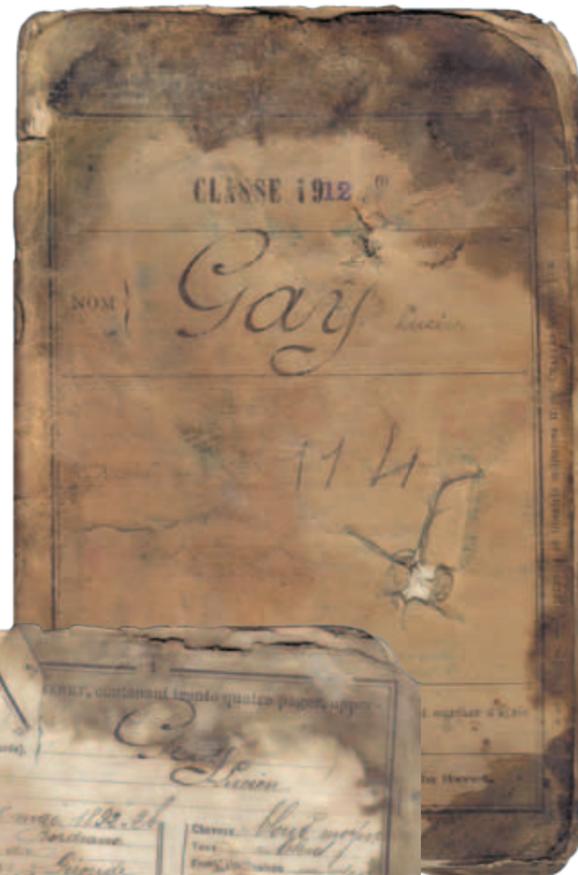
1. Le 2<sup>e</sup> bataillon compte 24% de disparus, contre 0% dans le 1<sup>er</sup> bataillon et 18% dans le 3<sup>e</sup>.  
2. La tranchée de Troyes est au sud de la tranchée de Fribourg, les deux sont très proches.

Croquis des événements du 5 mai 1917 sur le plateau des casemates réalisé par Bernard Labarbe. Sources : Le 57<sup>e</sup> RI pendant la Grande Guerre, commandant Couraud et JMO du 57<sup>e</sup> RI.



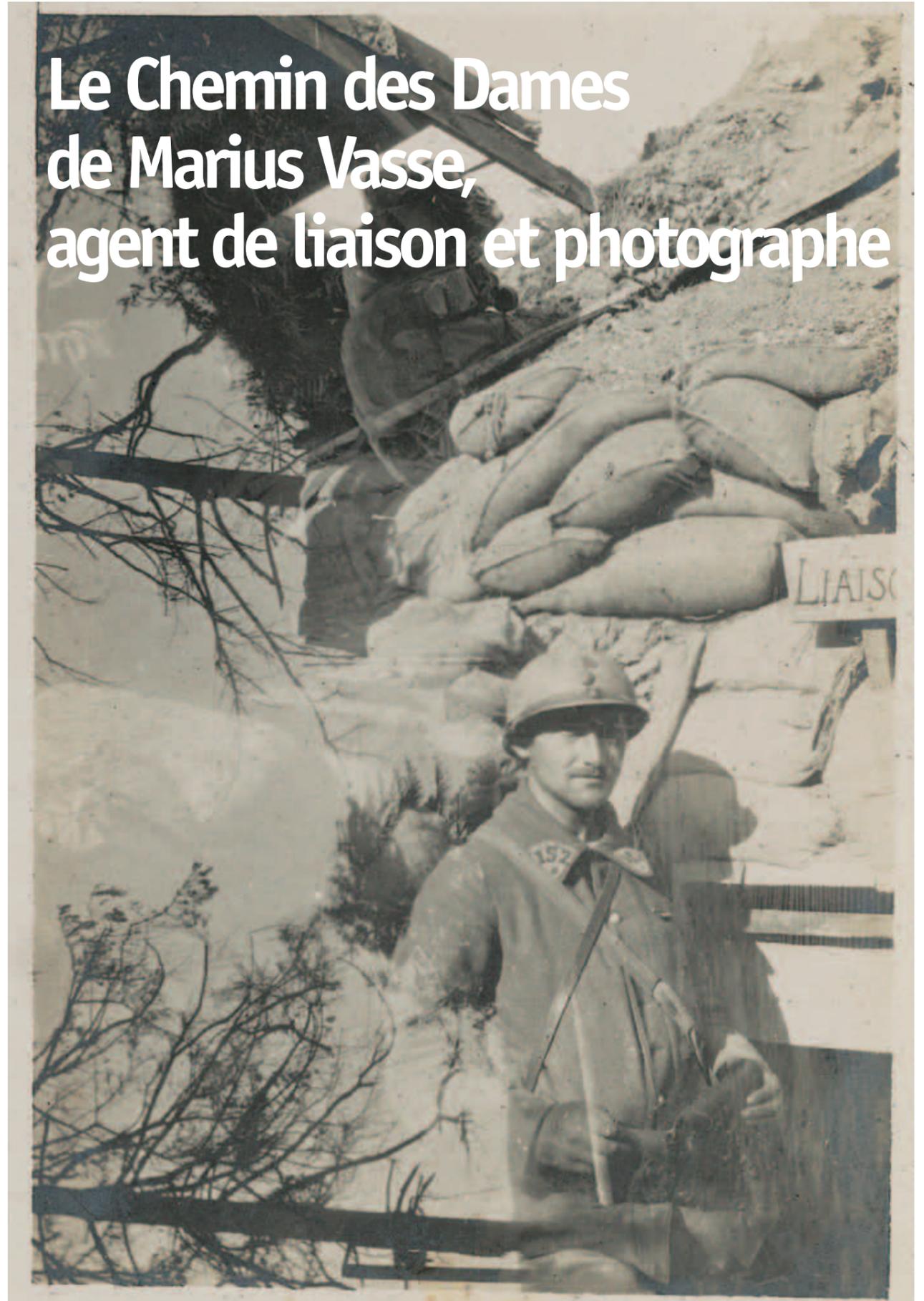
## Livret et carnet troués par balles

Le livret militaire du sergent Lucien Gay et le carnet qu'il avait sur lui au moment de sa disparition, le 5 mai 1917, sont percés. Deux orifices apparaissent sur le livret. Le carnet, de dimension plus réduite, n'en présente qu'un seul, il est auréolé d'une tache de sang, preuve d'une blessure qui est probablement à l'origine de la mort du sous-officier. La proximité des deux trous visibles sur le livret indique qu'ils ont pu être provoqués par des projectiles de mitrailleuses, armes qui ont décimé les rangs des unités engagées dans l'attaque du plateau des casemates comme l'atteste le JMO du 57<sup>e</sup> RI. Bernard Labarbe a relevé que le trou dans le carnet, positionné en bas, est de forme identique au trou du haut que porte le livret. Ce qui indique que l'un des deux objets était à l'envers dans la poche dans laquelle les deux se trouvaient sans doute rangés.



Couverture et pages intérieures du livret militaire de Lucien Gay. On y voit les deux trous très vraisemblablement causés par des balles de mitrailleuses. Archives Olivier Gay.

## Le Chemin des Dames de Marius Vasse, agent de liaison et photographe



Marius Vasse au Chemin des Dames en 1917. Au PC (légende au verso). Il s'agit probablement du PC de Bois-Foulon. Coll. Nicolas Vasse.

## Le cheminement d'une histoire

Bernard Labarbe, correspondant assidu du Forum [www.pages14-18.com](http://www.pages14-18.com) et auteur d'un blog sur le 57<sup>e</sup> régiment d'infanterie auquel a appartenu son grand-père, Raymond Labarbe, reçoit en 2009 des copies des pages du carnet et du livret ayant appartenu au sergent Lucien Gay. Sur une page apparaît le nom de son grand-père, soldat de la 3<sup>e</sup> section de la 7<sup>e</sup> compagnie du 57<sup>e</sup> RI qui a survécu à la Première Guerre mondiale. Avec l'autorisation d'Olivier Gay, petit-neveu de Lucien Gay et détenteur de ces documents, il les poste sur le Forum 14-18, lieu de partage d'informations sur la Grande Guerre. C'est là que le général André Bach découvre à son tour le carnet, le livret troués et la mémoire qu'ils portent. Il les signale à la *Lettre du Chemin des Dames*. **Cet article n'aurait pu être réalisé sans les aimables concours du général André Bach, de Bernard Labarbe, d'Olivier Gay, petit-neveu de Lucien Gay et sans le forum 14-18, passeur de mémoire.**

# Hurtebise, le Dragon, Vauclerc : une campagne au Vest Poket Kodak

Agent de liaison au 152<sup>e</sup> RI, Marius Vasse, possède, à partir de 1916, un Vest Poket Kodak, le premier appareil photo qui n'utilise plus les plaques mais le film embobiné. Les clichés qu'il réalise dans la zone du front, lors des combats de mai, juin et juillet 1917, constituent un témoignage photographique précieux sur les secteurs d'Hurtebise et du plateau de Vauclerc<sup>1</sup>. Huit fois cité, ce vendeur à la Samaritaine dans le civil, survit aux balles et aux obus. La photo et quelques activités mercantiles en marge de ses missions l'ont aidé à traverser l'épreuve.

**Marius Vasse**, né le 30 juin 1891 à Paris, est de la classe 1911. Celle dont les trois années de service militaire se prolongent dans la guerre qui éclate le 2 août 1914. Agé de 23 ans, il est mobilisé dès le début du conflit. Vendeur à la Samaritaine, « la Samar »<sup>2</sup> comme il dit avec une gouaille de titi parisien, ce jeune homme au regard bleu, issu d'un milieu modeste, se retrouve en Alsace avec son régiment, le 152<sup>e</sup> RI.

A l'Est, il voit disparaître les uns après les autres la plupart de ses camarades. Les premiers temps du conflit sont les plus meurtriers. Marius Vasse tient alors un carnet, et il écrit à ses parents, à sa sœur. Dans ses lettres, sans les ménager toujours, il leur livre quelques descriptions du spectacle de la guerre : [4 janvier 1915] « *C'est du champ de bataille que je vous envoie ces mots nous sommes toujours sur une route au dessus de Steinback le village est à nous d'hier soir mais il ne reste pas une maison debout j'y suis allé ce matin mais j'en suis revenu écoeuré (...) on se butte à des cadavres de soldats et de bétails de toute sorte les maisons continue à flamber et maintenant les marmites boches se chargent des maisons épargnées par le 75 enfin c'est triste tout le monde demande la paix.* »<sup>3</sup> Il cesse de tenir son carnet en 1916. Sa famille ne possède pas davantage de lettres pour la période postérieure.

Marius Vasse continue cependant à témoigner de la vie au front en se livrant à la photographie, une activité interdite aux soldats. « *Il avait récupéré à l'Hartmannswillerkopf une cartouchiere avec un appareil photo* », raconte son petit-fils, Nicolas Vasse.

Agent de liaison, le soldat Vasse se déplace beaucoup. A disposition du colonel du régiment

pour les messages que celui-ci doit faire porter, il évolue entre les premières lignes, les positions de réserve et le poste de commandement sur un terrain qu'il se doit de connaître parfaitement. Il côtoie les soldats des tranchées au sort desquels il fait souvent allusion dans ses lettres, ainsi que les officiers commandant le régiment pour lesquels il assure les liaisons.

« (...) ici les nouvelles ne sont pas très brillante pour notre régiment nous avons eu beaucoup de prisonniers mon Colonel a été blessé ainsi que le Général c'est mon 4<sup>e</sup> Colonel j'espère que celui qui revient le remplacer connaît son affaire », écrit-il le 29 avril 1915<sup>4</sup>. Les missions d'agent de liaison lui permettent d'observer des lieux et des situations variés, et se révèlent propices à la photographie.

**Une main furtive** - Le soldat Vasse fixe l'Alsace, la Somme, le Chemin des Dames entre mai et juillet 1917, et l'Aisne encore, lors de la deuxième bataille de la Marne, en 1918. Le 22 mai 1917, il est aux premières loges lors de l'attaque menée par le 152<sup>e</sup> RI au plateau de Vauclerc. Depuis un poste d'observation, il tire quatre photos du champ de bataille quelques instants avant l'assaut et au cours de l'opération. Dont une qu'il vendra à *L'Illustration*. Rien à voir avec les prises de vue d'opérette faites lors des reconstitutions, qui montrent des soldats progresser dans un ordre parfait : ces images-là sont prises à la sauvette, une main furtive passant au-dessus du parapet. On n'y voit pas de charge héroïque, seulement un sol labouré et au loin la fumée des explosions de grenades. Mais elles sont datées, localisées, signées et pour certaines prises au vif des événements, ce qui leur confère une valeur documentaire : ainsi des photos de casemates sur le plateau de Vauclair, de celle de l'entrée nord de la grotte du dragon ou de celles des « premiers prisonniers ».



Portrait de Marius Vasse réalisé en 1917 par un camarade. Coll. Nicolas Vasse.

Marius Vasse photographié à Paris en 1917 lors d'une permission. Coll. Nicolas Vasse.



Les agents de liaison du 152<sup>e</sup> RI au printemps 1917. Marius Vasse est en bas à gauche. Coll. Nicolas Vasse.



L'une des photos de l'attaque à Hurtebise réalisées par Marius Vasse. Coll. N. Vasse.



« *J'étais l'agence Havas* » - Joignant le texte à l'image, comme s'il pratiquait le journalisme, Marius Vasse écrit lui-même les légendes à la plume sur la photographie. Il manifeste un goût et un sens de l'information dont témoignent les propos qu'il tient lors d'un entretien avec son gendre enregistré dans les années 1970<sup>1</sup> : « (...) Tout de suite j'allais aux tranchées, puis j'étais l'agence Havas (rire). Je leur disais : les gars, ah il y a du sensationnel ! Je leur remontais le moral ». Marius Vasse possède depuis 1916 un Vest Poket Kodak<sup>5</sup>, appareil acheté 45 francs. Une somme pour un simple soldat. Elle proviendrait du renoncement négocié au bénéfice d'une distinction militaire que voulaient lui attribuer les Britanniques<sup>6</sup>. Il emporte le boîtier dans ses déplacements, le fourrant dans sa cartouchiere. La photographie et plus encore le troc et le commerce qu'il pratiquait en marge de ses missions « ont tenu dans cette guerre », assure Nicolas Vasse. Il a toujours refusé les montées en grade qui l'auraient probablement éloigné de l'activité d'agent de liaison. » Avec une touchante franchise, Marius Vasse expose lui-même les tenants et aboutissants de ces petites activités marchandes qui lui permettent de disposer, à la fin du conflit, d'un pécule de 10 000 francs.

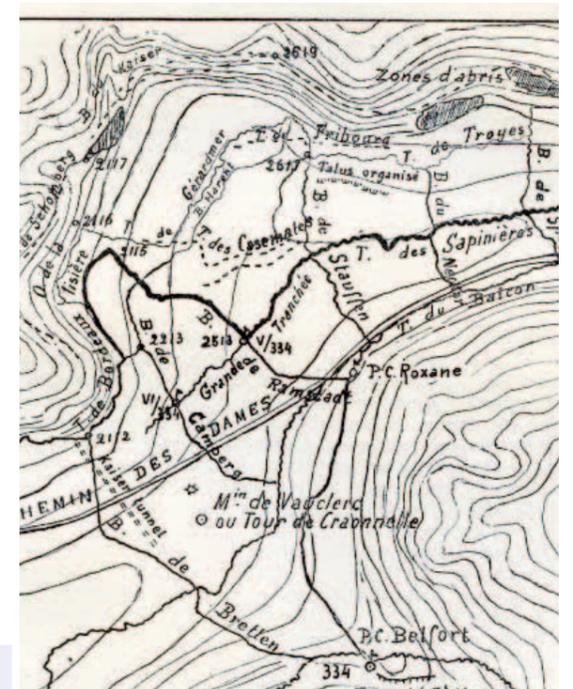
C'est le même homme, huit fois distingué tantôt pour sa « bravoure », tantôt pour son « dévouement absolu », son « mépris du danger », « son entrain » ou « sa bonne humeur » qui met en avant « sa veine insolente » et le sort moins enviable encore que le sien, de ceux qui étaient dans les tranchées, lorsqu'il est interrogé sur cette collection de citations. Libéré en août 1919, Marius Vasse continue à se servir de son Vest Poket Kodak dans l'entre-deux-guerres.

Damien BECQUART  
avec le concours de  
Caroline CHOAIN

## Remerciements à Nicolas Vasse pour le prêt des photographies et documents.

- 1 - Vauclair dans l'orthographe actuelle.
- 2 - Entretien entre Marius Vasse et un de ses gendres enregistré en 1975 sur cassette audio et numérisé par Nicolas Vasse, petit-fils de Marius Vasse. Les échanges sont perturbés par les conversations familiales qui se déroulent au même moment et certains passages sont très difficilement audibles.
- 3 - Lettre communiquée par Nicolas Vasse. L'orthographe et la ponctuation n'ont pas été corrigées.
- 4 - Lettre de Marius Vasse à ses parents, le 29 avril 1915, communiquée par Nicolas Vasse.
- 5 - Appareil de petite taille, apparu en 1912, qui a la particularité de substituer des films en bobine aux plaques: explication de sa souplesse d'utilisation et donc de son succès. Ce modèle concourt au développement de la photographie de guerre.
- 6 - Selon l'explication donnée par Marius Vasse à ses proches.

Carte du plateau des casemates extraite de : Histoire d'un régiment, le 334<sup>e</sup>, pendant la guerre, 1914-1918, Paul Guyot, Mâcon, librairie Durand, 1926, p. 13.



Photographie prise le 22 mai 1917 dans le secteur d'Hurtebise. Coll. Nicolas Vasse.



## Le poids de quelques mots

Extraits d'un entretien enregistré en 1975. Marius Vasse répond aux questions de l'un de ses gendres sur la guerre. Cet échange, qui se déroule avec en fond sonore d'autres conversations familiales, a été numérisé par Nicolas Vasse, petit-fils de Marius. Certains passages en sont malheureusement inaudibles.

### « Hop je photographiais »

[Dans les propos qui suivent, Marius Vasse fait référence à une série de photographies prises lors de l'attaque d'Hurtebise, le 22 mai 1917]

**Marius Vasse :** « J'avais mon appareil photo dans ma cartoucière et à chaque fois qu'il y avait quelque chose, hop je photographiais. Là, c'était une photo d'attaque, vous vous rendez compte, une vague d'assaut avec le tir de barrage; quatre photos que j'ai faites pendant l'attaque. C'était rare de faire ça vous savez (...) J'étais à un poste d'observation et alors je me suis mis au cul de la tranchée et puis j'ai photographié les gars qui partaient [inaudible] C'était *L'illustration* [inaudible] Puis, quand je suis revenu, bah vous savez, les tirs de barrage, il fallait les passer. Il y a un boyau et on suivait le boyau. »

### « Parfois des brutes comme généraux »

**Maurice Vasse :** « Les Allemands avaient des abris beaucoup plus solides que les nôtres. Nous, on ne faisait pas d'abris, pour ainsi dire parce qu'on était là provisoirement. Ils ont eu certainement moins de pertes que nous, parce que nous [inaudible] et puis vous savez, on a eu parfois des brutes comme généraux. »

**L'interviewer :** Oui, il fallait qu'ils soient très durs pour faire marcher.

**Marius Vasse :** « Non des salauds, vous savez [inaudible] Après une attaque, comme ça, je monte avec le colon, il y avait un Général, il s'appelait [inaudible]. Il y avait des gars qui étaient en train de travailler, ils terrassaient quoi, eh bien le Général s'est adressé à un, et il lui a dit :

- "Est-ce que tu vas pas t'arrêter de travailler comme ça. Parce que je suis là, tu te mets à travailler !" Vous savez, j'étais outré, tous ces pauvres types qui ont travaillé des années comme ça... Des salauds, oui des salauds. »

**L'interviewer :** Oui c'était dur, c'était dur...

**Marius Vasse :** « Une fois on faisait une armée de poursuite, c'était au moment du Chemin des Dames. Nous on était armée de poursuite, on s'entraînait à des marches pour pousser, profiter de la débâcle chez les Allemands (...) Et bien, ça a échoué. Oui, on s'entraînait dans des champs de betteraves, dans des champs magnifiques de betteraves. A ce moment-là, les bateaux étaient coulés à travers l'Atlantique pour venir nous ravitailler. Alors le colon m'envoie au Général :

- "Euh, c'est embêtant, on va passer dans ce champ, et puis dans le blé aussi. Comment qu'il faut



Marius Vasse. "Vauclerc 1917, en liaison" (légende au verso). Coll. Nicolas Vasse.

Un camp se trouvait au Blanc Sablon. Coll. N. Vasse.



PC Foulon près d'Hurtebise. C'est là qu'était installée la liaison. Coll. Nicolas Vasse.



Officiers du 152<sup>e</sup> RI observant des vols d'avions depuis le Chemin des Dames. A droite, probablement le colonel Barrard et le commandant Bourg (képi). Coll. N. Vasse.

**15 mai :** début des reconnaissances de secteur par le 152<sup>e</sup> RI.

**22 mai :** jour de l'attaque. Objectifs : le plateau des Casemates et le Talus organisé, occuper la crête nord du plateau de Vauclerc. Mise en place dans la nuit des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons. Pluie, boyaux impraticables. Les assaillants attendent dissimulés dans des trous toute la journée. 16 h 20 : attaque de gauche, franchissement des casemates par le 2<sup>e</sup> bataillon. Puis à droite, le 1<sup>er</sup> bataillon prend possession du Talus organisé et s'installe au sud de la tranchée de Fribourg.

**23 mai :** la nouvelle ligne est établie, la tranchée est baptisée tranchée de Gérardmer du nom de la ville où le 152<sup>e</sup> RI

se tenait en garnison.

**Le 31 mai :** le régiment cantonne du côté de Fismes.

**Le 14 juin :** le 152<sup>e</sup> RI remonte au Chemin des Dames.

## Le 152<sup>e</sup> RI au Chemin des Dames

**Le 17 juin :** les Allemands enlèvent la position du Doigt et menacent la présence des Français sur la crête.

Le 25 juin : nouvelle attaque pour dégager les positions françaises. Le 3<sup>e</sup> bataillon du 152<sup>e</sup> RI et un bataillon du 334<sup>e</sup> RI mènent cette attaque. L'entrée nord de la grotte du Dragon

est atteinte. Les Allemands qui occupent la creute se rendent. [Plusieurs autres régiments revendiquent une participation à ce succès].

**14 juillet :** le 152<sup>e</sup> RI, défile à Paris. Les Allemands effacent tous les gains du 22 mai et menacent à nouveau la présence française sur la crête au dessus de la Vallée-Foulon.

**24 juillet :** nouvelle attaque du 152<sup>e</sup> RI. Le 2<sup>e</sup> bataillon atteint le Talus.

**Pertes cumulées pour les attaques des 22 mai, 25 juin et 24 juillet :** près de 1000 hommes et 40 officiers.

D'après : JMO et *Le 15-2 pendant la Grande Guerre*, historique, imprimerie Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, 1929.

■ ■ ■ passer, en tirailleurs ou en colonne ?“  
(en colonne) ça aurait fait moins de dégâts.

- (Le Général) : “Non, non, non ! Dites au Colonel, qu'il passe en lignes de tirailleurs.”

Alors on est passé en lignes de tirailleurs parmi ces champs de betteraves, parmi ces champs de blé qui étaient magnifiques parce qu'on était dans une plaine où il y avait des blés qui sont quelque chose. Et dire qu'il y avait des bateaux qui se faisaient couler sur l'Atlantique pour venir nous ravitailler...

Vous savez c'est quelque chose, c'est dégueulasse, vous savez il y en a eu des [inaudible]

**L'interviewer : C'est un manque d'organisation, un manque de jugement.**

**Marius Vasse :** « De jugement ! Le colonel était beaucoup plus logique, il disait : “ça va revenir au même.” Et puis on a fait une même opération encore pour du cinéma. On a fait une opération comme ça pour du cinéma ! »

« **J'ai fait des affaires pendant la guerre** »  
[s'exprimant semble-t-il sur l'après-guerre],

**Marius Vasse :** « Moi, ce qui m'aurait plu, c'est de partir aux colonies (...) J'aurais été dans mon élément. J'étais pas bricoleur, mais j'étais un peu mercantile. J'ai fait des affaires pendant la guerre.

**L'interviewer : je crois que vous avez fait de la photo ?**

**Marius Vasse :** « J'ai fait de la photo, j'ai vendu mes photos, j'en ai une qui est parue sur *L'illustration*. J'en ai fait quatre pendant cette attaque-là, l'attaque d'Hurtebise. On a eu une citation, une merveilleuse citation. Hurtebise, j'ai fait ces photos-là. Après, j'allais chercher des fusils dans les premières lignes, avec un copain, le copain [inaudible] on faisait des affaires, on allait chercher des fusils en première ligne que l'on vendait trois francs (...) à l'intendance. Bah oui vous pensez, ça avait de la valeur, et personne ne voulait s'en charger. Alors que nous, quand on allait faire une liaison, alors voilà on mettait ça dans un coffre. Quelquefois on provoquait un autre [rire], un autre voyage pour ramener deux ou trois fusils, puis on planquait ça dans un coin, et un autre copain, un ravitailleur avec son camion, on lui disait : “bah écoute, on va te donner cinquante balles et puis t'iras porter ça à tel endroit”. Et nous on touchait nos trois francs, nos trois fois trois francs. On était des petits soldats, on gagnait pas beaucoup. On faisait ça clandestinement parce que si mon régiment avait su ça, on n'avait pas le droit de le faire, il aurait fallu qu'on le fasse pour les autres, et on n'était pas du tout d'avis de le faire pour les autres. [difficilement audible. Peut-être : « on risquait notre peau »].

C'est ce qui fait que, quand je suis rentré de la guerre, bah j'avais 10 000 francs d'économie. Et puis en plus de ça, quand je suis revenu, par mes citations eh bien à la Samar (la Samaritaine), on m'a donné de l'argent. Voyez, on touchait tant pas citation. Alors là ça me faisait un petit magot. Chaque fois que je revenais (de permission ?) le lundi je ramenaient soit des chemises, soit [inaudible] Si bien que j'avais un stock de chemises et de chaussures, de vêtements, tout

Le soldat qui se trouve debout dans le trou est probablement Marius Vasse. Coll. Nicolas Vasse.



ça, je planquais tout mon pognon comme ça (rire). Et puis après, on a acheté le terrain pour faire construire. »

« **Les gars détachaient les wagons** »

[Faisant allusion à une bataille victorieuse dont le nom n'est pas précisé],

**Marius Vasse :** « C'est dommage de laisser passer un combat qui avait réussi, il y avait 10 000 prisonniers. Eh bien tout de suite, j'allais aux tranchées, puis j'étais l'agence Havas (rire). Je leur disais, les gars, ah il y a du sensationnel ! Je leur remontrai le moral. Moi j'ai toujours eu un moral, jusqu'au bout. J'ai eu confiance jusqu'au bout, même dans les moments les plus difficiles, j'avais confiance. Quand je suis revenu une fois en permission, après 17, tout était, vous savez, c'était presque la débandade, les soldats étaient découragés, y a eu des moments de rébellion vous savez. J'étais en permission, je revenais en permission et les gars détachaient les wagons. Tout ça, c'était terrible, ils n'avaient plus confiance en rien.

Chez nous il y a eu des gars qui se sont fait fusiller, ou alors on leur faisait faire des trucs, parce qu'il y a eu un moment de rébellion chez nous c'était général, et bien les gars, ils avaient des caisses de grenades et puis il fallait qu'ils portent ça en première ligne, alors vous savez... »

**L'interviewer : Par punition ?**

**Marius Vasse :** « Par punition.

Vous savez la guerre c'est quelque chose que... »

Dans la cave d'Hurtebise (légende au dos). Vraisemblablement la cave de la ferme d'Hurtebise. Coll. Nicolas Vasse.



Le PC Roxane “refuge de tous les agents de liaison”, à 400 mètres de la tranchée de départ de l'attaque du 22 mai.

[Le 15-2 pendant la Grande Guerre, historique, imprimerie Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, 1929, p. 52.]  
Coll. Nicolas Vasse.



Craonnelle, juin 1917.  
Au moment de l'attaque du 24 juillet, le poste de secours central se trouve à Craonnelle.  
Coll. Nicolas Vasse.



Inspection d'une tranchée allemande après une des attaques au plateau de Vauler. Coll. Nicolas Vasse.



Marius Vasse se rasant au PC Foulon au-dessus d'Oulches.  
Coll. Nicolas Vasse.



Vauclerc - Casemate

Casemate prise par le 2<sup>e</sup> bataillon du 152<sup>e</sup> RI. Le soldat français désigne un servent du canon, tué. Coll. Nicolas Vasse.



grotte du Dragon juillet 1917

L'entrée nord de la grotte du Dragon conquise le 25 juin 1917. Coll. Nicolas Vasse.



Hurtebise, le premier prisonnier (légende au verso). Coll. Nicolas Vasse.



Plateau de Vauclerc

Le colonel Barrard suivi du commandant Bourg, tranchée du secteur du moulin de Vauclerc. Coll. N. Vasse.



Vu de barrage sur la vallée Foulon

Bombardement allemand sur la Vallée-Foulon observé depuis le plateau. Coll. Nicolas Vasse.



Chemin des Dames Col<sup>nd</sup> Barrard regardant un tir de barrage dans la vallée Foulon



Poste de commandement Foulon près d'Hurtebise, au-dessus d'Oulches. Coll. Nicolas Vasse.



grotte du Dragon prisonniers boches Camp du Moulin Rouge

Camp de Moulin-Rouge. Soldats allemands faits prisonniers lors de la prise de de la grotte du Dragon, le 25 juin 1917. Coll. Nicolas Vasse.

# Reconstruire sur le Chemin des Dames

Stéphane Bedhome, doctorant originaire de Vassogne, enquête sur la vie quotidienne dans l'après-guerre et sur le jeu des relations entre acteurs de la reconstruction dans le secteur du Chemin des Dames. Suite et fin de notre présentation des travaux de recherche soutenus par le Département de l'Aisne [voir aussi *lettre du Chemin des Dames* n°20 et n°21].



Photographie de l'inauguration du monument aux morts de Vassogne, la fusion des élites : l'entrepreneur Cabaret et le comte Henri Rillart de Verneuil au premier plan, coll. du CARHOMT, fonds-Maroteaux-Cabaret, W525.

Lorsque cessent les combats le 11 novembre 1918, le département de l'Aisne est dévasté. Sur 841 communes, seules 6 n'ont subi aucune destruction. Et sur les 530 000 habitants que comptait l'Aisne en 1914, seulement 196 800 demeurent encore sur ce territoire.

Au Chemin des Dames, le bilan de la guerre est particulièrement dramatique, puisqu'il fut pilonné pendant trois ans et demi : on ne compte plus les trous d'obus, les mètres carrés de sols défoncés, les hectares de forêts arasées et le nombre de maisons pulvérisées. Plusieurs villages sont littéralement rayés de la carte. Certains ne seront pas reconstruits, d'autres devront être déplacés.

Rentrés « au pays », les sinistrés affrontent le vide, la disparition de la maison familiale, des souvenirs et des objets de la vie d'avant-guerre, l'anéantissement de l'endroit où ils ont aimé, travaillé et élevé leurs enfants. C'est face aux ruines qu'ils prennent conscience de la tâche qui les attend. Devant la rapidité des retours, la machine étatique flotte durant quelques mois. Prête sur le papier, elle n'est pas, dans la pratique, en mesure de répondre

**“Peut-on imaginer ce que fut, au Chemin des Dames, le premier instant qui suivit la dernière explosion et l'ultime coup de feu ? Restait-il à ce moment un seul oiseau pour pépier timidement ou un brin de verdure pour frémir de joie”.**

René Courtois, *Le Chemin des Dames*, Paris, Tallandier, coll. Guides Historia, 1992, p 73.

en temps et en heure aux multiples problèmes causés par les destructions, au premier rang desquels celui du logement. Confrontée à une situation inédite, l'administration des régions libérées trouve une solution dans le logement provisoire, des baraquements préfabriqués en bois ou en tôle. Des « provisoires » au remboursement en passant par la constitution des dossiers de dommages de guerre, les sinistrés attendent tout de l'Etat.

## Les jeux de relations entre acteurs de la reconstruction

Le thème de la reconstruction a fait l'objet de plusieurs mémoires, publications et expositions au cours de ces douze dernières années. La thèse « Reconstruire le Chemin des Dames » cherche à appréhender cette

longue période de l'après-guerre dans une approche croisant histoire politique, histoire sociale mais aussi histoire des techniques. Car au-delà du travail sur la reconstruction proprement dite, il s'agit d'explorer les jeux de relations entre acteurs de la reconstruction et d'approcher au plus près la vie au quotidien dans les régions dévastées.

C'est en ce sens qu'il a semblé essentiel d'observer et d'interroger les bouleversements sociétaux survenus au lendemain de la guerre et dont témoignent tout à la fois la nouvelle architecture et le changement d'attitude de l'Etat à l'égard des sinistrés. Cependant, si les sources renseignant la montée en puissance de l'Etat-providence apparaissent particulièrement nombreuses, celles qui

concernent les mentalités des populations le sont beaucoup moins.

## L'affirmation d'une nouvelle élite

Les romanciers, au premier rang desquels Roland Dorgelès dans *le Réveil des morts*, ont tenté de restituer le choc du retour et la lutte des sinistrés engagés dans le combat de la reconstruction. La plupart sont unanimes sur un point : les composantes, les pratiques et les mentalités de la société du Chemin des Dames évoluent en profondeur au lendemain de la Grande Guerre, ce que confirment nos premiers résultats.

Ainsi, voit-on s'opérer un certain brassage social ; d'une part, de nombreux notables locaux quittent la région, découragés qu'ils sont par la tâche à entreprendre ; d'autre part, des populations étrangères remplacent les absents, ceux qui sont partis, et ceux qui sont morts : les plus démunies d'entre-elles fournissent la main d'œuvre indispensable à la reconstruction, les plus riches rachètent des exploitations et terres jugées inutilisables (certains industriels belges par exemple).

Dans ce contexte particulier, une nouvelle élite tend ainsi à s'affirmer, composée des acteurs les plus actifs, des dirigeants de la reconstruction (les entrepreneurs, les dirigeants des coopératives). Mais on retrouve aussi au sein de l'élite des notables locaux, rescapés de la Grande Guerre, qui occupent des postes à responsabilités comme le comte Henri Rillart de Verneuil. La fusion de ces deux modèles, par le biais des mariages arrangés

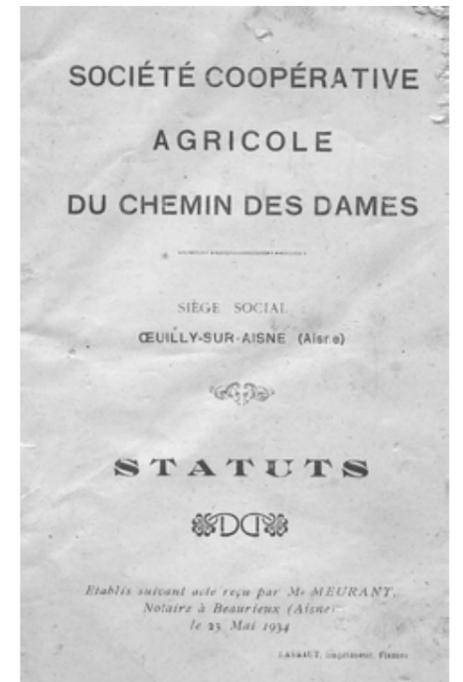
n'était pas rare. Apparaissent également comme caractéristiques de la société d'après-guerre au Chemin des Dames, les organismes coopératifs. Les sinistrés se rassemblent dans ces organisations pour faire état de leurs considérables besoins et pour peser dans le délicat dialogue qu'ils mènent avec l'Etat et ses représentants.

## Les hésitations d'une époque

La reconstruction matérielle est elle aussi significative des hésitations de cette époque : entre tradition et modernisme ; entre provisoire et durable. La même problématique marque les fêtes de la reconstruction qui ne sont pas sans rappeler les décors des fêtes révolutionnaires. On décore, on sacralise, on inaugure, on discourt pour finalement promouvoir l'œuvre de la reconstruction sur le mode antique et Art déco. L'architecture nouvelle se refuse à rompre complètement avec les sources régionales même si les aménagements intérieurs bénéficient des apports de la modernité.

Au total, la Reconstruction, dont les formes sont encore bien visibles aujourd'hui, se réalise entre les deux guerres sous l'effet conjugué des impulsions venues d'en haut, des services de l'Etat et des initiatives de la base, émanant du peuple des sinistrés du Chemin des Dames qui émerge des ruines laissées par la Grande Guerre.

Stéphane BEDHOME



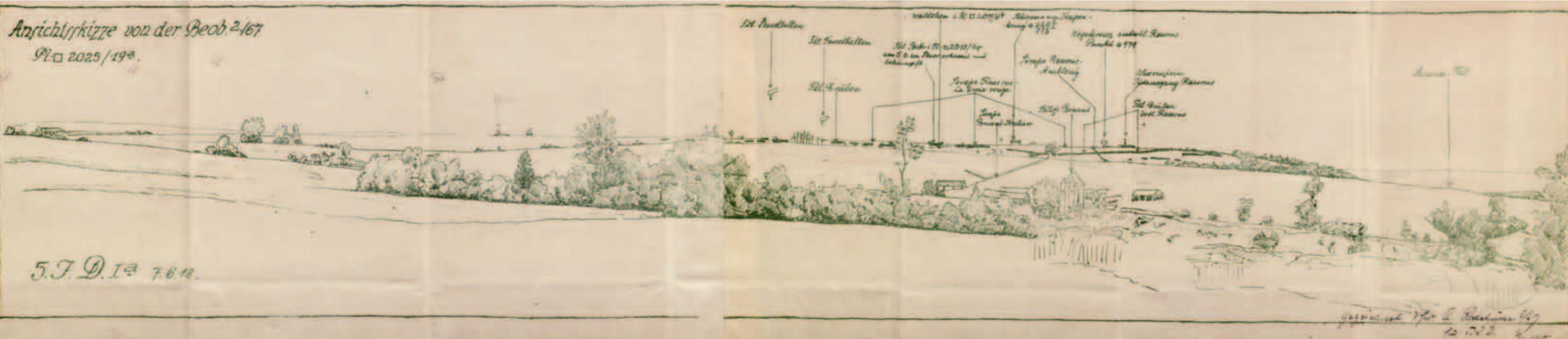
Statuts de la société coopérative agricole du Chemin des Dames, siège social à Ceully, un exemple de coopérative «corporative», coll. du CARHOMT, fonds Ruelle-Hautemont, W222.

**L'AUTEUR** - Stéphane Bedhome, 26 ans, archiviste, prépare actuellement une thèse sur « La Reconstruction des communes du Chemin des Dames de 1919 à 1939 », sous la direction de Frédéric Rousseau, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paul Valéry de Montpellier. Il bénéficie d'une bourse de recherche du Conseil général de l'Aisne pour ce travail. Il est par ailleurs membre du Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918 (CRID 14-18) et président du Centre historique du monde du travail du Chemin des Dames de Vassogne.



Chavignon. Le calvaire du Chemin des Dames. 1929. Archives départementales de l'Aisne. FRAD00216002616

# “Voir clair sur tout ce qui est devant soi”



Plan, daté du 7 juin 1918, réalisé lors de « l'offensive de Soissons » entre le 27 mai et le 13 juin 1918. Archives départementales de l'Aisne FRAD 002, non coté.

Les plans et renseignements cartographiques constituent un enjeu essentiel pour les armées comme l'illustre le document présenté ici. Ce croquis extrêmement précis et détaillé de la région de Pernant-Ressons-Ambleny, conservé aux Archives départementales de l'Aisne, a été réalisé par un sergent major de l'armée allemande durant la seconde bataille de la Marne.

**Parfaitement connaître** le terrain et les dispositifs de l'adversaire est essentiel lors de toute guerre. Disposer de cartes adaptées est donc un enjeu important, comme le résume la phrase du géographe allemand Max Eckert-Greifendorff (1868-1938) « *une bonne carte, c'est la moitié de la victoire* ».

Pour l'armée allemande comme pour l'armée française, la problématique est la même : disposer de cartes et plans, à jour, donnant tous les détails nécessaires aux différentes armées. Le croquis de la région de Pernant-Ressons-Ambleny réalisé par un sergent major de l'armée allemande (5<sup>e</sup> division d'infanterie) en est une illustration. Ce plan, daté du 7 juin 1918, a été réalisé durant la seconde bataille de la Marne lors de « l'offensive de Soissons » entre le 27 mai et le 13 juin 1918.

Y figurent toutes les indications utiles à l'armée allemande pour le secteur de Pernant-Ressons-le-Long. Sont par exemple indiqués des points remarquables tels que la tour du château de Pernant (Schloss Pernant) située au premier plan ou une grange (Scheune am Strassenkreuz) ; les principaux axes routiers:

route de Ressons à Ambleny (Strasse Ressons-Ambleny), carrefour au sud de Ressons (Wegekrenz südöstl. Ressons) ; des éléments naturels tels qu'un petit bois (Wäldchen) ou la vallée de l'Aisne (Aisne-Tal) mais également tous les points connus du dispositif ennemi: ballons de surveillance (Fdl. Fesselballon), tranchée à l'ouest de Ressons (Fdl. Gräben östl. Ressons), batterie française (Fdl. Battr.).

**Service géographique des armées**  
Côté français, on dispose de cartes réalisées avant la guerre par le Service géographique des armées: cartes à moyenne échelle (1:80 000 alors que les cartes allemandes comparables sont établies au 1:100 000) ; cartes à petite échelle (1:200 000). Mais ces cartes se révèlent rapidement insuffisantes avec l'installation d'une guerre de position et la mise en œuvre des tranchées. L'artillerie est gênée pour orienter ses tirs, sa vue étant bloquée pour le repérage des éléments ennemis à détruire.

Des groupes de canevas de tir aux armées sont rapidement constitués, rejoints par des sections topographiques à la fin de l'année 1915,

dans l'objectif de produire, pour l'ensemble du front, des cartes à différentes échelles utiles à l'ensemble des armes et notamment à l'artillerie.

Trois types de « plans directeurs », unifiés pour l'ensemble des armées au cours de l'année 1915, sont établis durant la guerre. Suivant leur échelle, leur usage varie: 1:20 000 pour les plans d'ensemble destinés avant tout au commandement et à l'artillerie ; 1:10 000 pour les cartes d'étude servant principalement à l'infanterie ; 1:5 000 pour les croquis d'attaque. Chaque plan sert à indiquer les positions ennemies, souvent grâce à des codes couleurs normalisés.

La réalisation de ces plans directeurs nécessite tout d'abord l'établissement d'un fond topographique. Pour les grandes places -comme par exemple Soissons, Laon ou Reims- des relevés à grande échelle existent déjà. Pour d'autres zones, ce fond topographique est réalisé à partir des tableaux d'assemblage du cadastre (échelle 1:10 000) ou, à défaut, des planches des sections cadastrales. Même pendant la période de guerre de tranchées, la

situation topographique ne cesse d'évoluer. Chaque nouvelle tranchée, chaque clocher abattu, chaque forêt détruite nécessitent une mise à jour des cartes.

## Réquisition des plans cadastraux

Côté allemand, l'importance d'avoir une connaissance précise du terrain est aussi cruciale. Il faut donc établir des cartes au plus vite. La réquisition des plans cadastraux dès l'arrivée dans un village est quasi systématique. D'autres plans sont également convoités : réseaux ferrés, canaux, etc. Habitants comme prisonniers sont interrogés pour rassembler le plus d'informations géographiques possible. Des relevés de terrains sont aussi exécutés sous forme de croquis panoramiques, comme c'est le cas dans le document présenté ici.

Dans les deux armées, les fonds topographiques sont mis à jour très régulièrement pour suivre au plus près l'évolution des positions ennemies, régler les tirs d'artillerie et préparer les batailles. Il existe ainsi de multiples versions d'une même carte, annotées et datées en fonction des nouvelles informations transmises. On peut ainsi voir sur le croquis allemand l'ajout, au crayon, de plusieurs ballons d'observation ennemis. Pour ces mises à jour, la photographie aérienne joue un rôle capital. Utilisée dès le Second Empire par les aéroliers, elle se développe pendant la Première Guerre mondiale avec l'aviation militaire: l'utilisation des avions d'observation

pour les prises de vues fournit des informations beaucoup plus précises que celles rapportées par les aéroliers ou les observateurs envoyés en mission ; tranchées, batteries d'artillerie, réserves de munitions sont observées souvent quotidiennement.

Dès octobre 1914, le général Joffre met sur pied une section photographique par armée. Les techniques de prise de vue se modernisent considérablement durant le conflit. Des appareils photographiques sont peu à peu spécialement conçus pour la photographie aérienne, permettant d'obtenir des clichés d'une grande précision. La conception des avions d'observation, cibles privilégiées des avions de combat, évolue également dans le but de pouvoir atteindre de très hautes altitudes et gagner ainsi en sécurité.

## Le rôle de la photographie aérienne

Le nombre de clichés ne cesse d'augmenter, traduisant le rôle de plus en plus important que joue la photographie aérienne durant le conflit : 48 000 en 1914 et 1915, 293 000 en 1916, 474 000 en 1917 et 675 000 en 1918<sup>1</sup>. Afin de traiter cette masse de clichés rapidement, des laboratoires photographiques sont installés dans des camionnettes mobiles ou dans des baraquements à proximité des unités. En effet, il ne suffit pas de tirer les photographies prises ; il faut aussi les classer et surtout les interpréter. Le développement du camouflage côté allemand comme français fait de cette interprétation un art difficile.

Des opérations de reconnaissance très en arrière du front (plus de 100 km) sont initiées en 1918 par le capitaine Paul-Louis Weiller, as de l'aviation. La mise en place le 21 juillet 1918 de deux escadrilles permet ainsi de détecter des indices essentiels, notamment l'installation de nombreux hôpitaux de campagne, donnant au général Foch plusieurs semaines à l'avance des informations sur les zones choisies par les Allemands pour les attaques à venir.

Le capitaine Weiller résume parfaitement les enjeux de la cartographie militaire et de la photographie aérienne : grâce aux plans directeurs « *l'aviateur et l'artilleur vont enfin pouvoir s'entendre sur la désignation de ces objectifs, chose qui auparavant était impossible. Le commandement va se rendre compte de toute la défense ennemie, juger ses points faibles et ses points dangereux. Dans l'ensemble on pourra voir clair sur tout ce qui est devant soi* ».

Valentine LEIGNEL et Aude ROLLY

1 - 14-18, le magazine de la Grande Guerre, n°39 : l'aviation française dans la Grande Guerre, 2008, p. 47.  
2 - WEILLER (Paul-Louis), « L'aviation française de reconnaissance », in *L'aéronautique pendant la guerre mondiale, 1914-1918*, Paris, 1919, p. 66.

# La très courte guerre de George Ward

Le 14 septembre 1914, le mouvement allié bute au sud du Chemin des Dames sur les premiers retranchements allemands. Cette journée, qui en quelque sorte préfigure cinquante mois de guerre de tranchée, voit le 2<sup>e</sup> classe George Ward quitter son abri à la suite d'un bombardement dans les environs de Moussy. Jugé par une cours martiale et condamné à la peine capitale pour abandon de poste, il est fusillé le 26 septembre 1914 à Œuilly. George Ward, 20 ans, est le deuxième soldat du corps expéditionnaire britannique à être passé par les armes au cours de la guerre.

Trois George WARD ont leur nom gravé sur le Mémorial de La Ferté sous Jouarre, parmi ceux de 3 888 britanniques tués lors des premières batailles de la Marne et de l'Aisne, en 1914<sup>1</sup>. Tous ces combattants ont en commun de n'avoir pas de sépulture connue. L'un des trois George Ward, sous le numéro de service 6502, figure au registre du Norfolk regiment. Sa disparition remonte au 15 septembre 1914. Un deuxième, sous le numéro de service 7750, fait partie du West Yorkshire regiment, il disparaît le 20 septembre 1914 à l'âge de 29 ans.

Le dernier des trois, en suivant la chronologie des disparitions, est incorporé au Royal Berkshire. Son décès est enregistré à la date du 26 septembre 1914, mais, à la différence de ceux des

deux premiers G.W., il ne doit rien aux balles de mitrailleuses ou aux obus allemands : le 2<sup>e</sup> classe George Ward, "private" en anglais, numéro de service 9641, meurt exécuté à 17 h 56, le samedi 26 septembre 1914, après avoir été jugé et condamné à mort sous l'inculpation de « cowardice » (lâcheté) par une cours martiale. Fils de George et Jane Ward tous deux domiciliés au 1, Guinness Buildings, Brandon Street, London<sup>2</sup>, le jeune George Ward est le deuxième soldat du corps expéditionnaire britannique à être fusillé au cours de la Première Guerre mondiale pour des faits réels, ou supposés tels, de désobéissance grave aux règles militaires. Son exécution intervient trois semaines après celle du soldat Thomas Highgate, passé par les armes à l'aube du 8 septembre 1914.

## Moins d'une semaine de service actif

Elle se déroule à la ferme d'Œuilly à l'arrière du Chemin des Dames. C'est au sud-ouest de ce village situé sur la rive nord de l'Aisne que Ward est inhumé<sup>3</sup>, selon les indications du journal de marche de son unité. Après-guerre, cependant, la section de recherche des sépultures de guerre britanniques ne retrouve pas la dépouille, la tombe ayant pu être détruite par les bombardements ultérieurs dans ce secteur<sup>4</sup>.

La guerre de George Ward est très courte : moins d'une semaine de service actif, quelques jours de front, un baptême du feu et le jeune soldat, mis en cause pour abandon de poste, est déféré devant un tribunal militaire, condamné et passé par les armes. Ce bref parcours militaire a été retracé par l'historien britannique Julian Putowski à partir notamment des éléments du dossier officiel conservé par les archives britanniques<sup>5</sup>.

Les travaux de Julian Putowski et Julian Sykes dans les années 1980 ont été déterminants pour la cause des « shot at dawn » (fusillés à l'aube) britanniques (lire par ailleurs). C'est en divulguant les itinéraires reconstitués de chacun des fusillés et en rendant publics leurs noms que les chercheurs ont donné une impulsion décisive à la campagne de réhabilitation.

## L'Aisne à Pont Arcy

La guerre de George Ward débute le 12 septembre 1914. Ce jour-là, le jeune homme débarque en France avec un détachement de renforts qui doit combler les pertes subies par le "1<sup>st</sup> battalion of the Royal Berkshire regiment" à Mons en Belgique, puis lors de la bataille de la Marne. Ce régiment appartient à la 6<sup>e</sup> brigade de la 2<sup>e</sup> division d'infanterie britannique commandée par le général Douglas Haig<sup>6</sup>. Le "private" George Ward voyage deux jours pour rejoindre son unité. Le 14



L'Aisne à Pont Arcy, juin 2011. Photo DB/CG 02.

Mémorial britannique, La Ferté sous Jouarre, juin 2011. Photo DB/CG 02.



septembre, à partir de 5 heures du matin, la 6<sup>e</sup> brigade franchit l'Aisne à Pont Arcy. Sur les ponts flottants, la progression des hommes est lente. Trois heures sont nécessaires pour réunir l'ensemble de la brigade sur la berge au nord de la rivière<sup>7</sup>.

Plus tard dans la journée, le bataillon de George Ward est engagé dans les combats pour la conquête de la crête de Moussy. A midi, les Britanniques s'emparent d'une petite hauteur au nord-est de Braye en Laonnois. Mais, sous la pression du bombardement allemand, vers deux heures de l'après-midi, le Royal Berkshire se replie sur une ligne au nord de la ferme du Metz. Durant la nuit, les soldats creusent des tranchées sommaires. Les pertes officielles de cette journée s'élèvent

à un officier tué et 40 soldats tués ou blessés. Le lieutenant-colonel M.D. Graham, officier commandant le bataillon, établit son poste de commandement à la ferme du Metz<sup>6</sup>.

## Ramené par la police militaire

Les jours et les nuits suivants, les positions du régiment sont violemment bombardées, les Britanniques font face à plusieurs contre-attaques meurtrières de l'infanterie allemande. Les conditions climatiques sont mauvaises : le froid, la pluie et bientôt la boue, qui s'immisce partout dans les tranchées, ajoutent à la souffrance et à la fatigue nerveuse des hommes. Entre le 15 et le 21 septembre, 116 soldats du Royal Berkshire sont tués, blessés ou portés disparus.

C'est au cours de cette période que Georges Ward est signalé manquant à l'occasion d'un appel. Sa disparition donne lieu à l'ouverture d'une enquête. Un sous-officier assure que Ward a été vu sans trace apparente de blessure, quittant sa position le 14 septembre vers 9 heures du soir.

Le même sous-officier affirme lui avoir demandé alors où il allait ; à quoi Ward aurait répondu qu'il se rendait au poste de secours après avoir été touché par des éclats d'obus. Six jours plus tard, le jeune soldat est arrêté et ramené par la police militaire à son régiment.

Le 24 septembre, il est déféré devant un tribunal militaire où il est assisté par un officier qui n'a pas de formation d'avocat. ■ ■ ■

## Le 14 septembre 1914

La journée du 14 septembre 1914, au cours de laquelle le soldat George Ward aurait abandonné son poste, marque la fin de la guerre de mouvement. Dans le secteur où l'unité de George Ward est engagée, les retranchements allemands le long du Chemin des Dames préfigurent ceux qui vont se généraliser sur une ligne continue de 650 kilomètres formant le front ouest. Les troupes françaises et britanniques ont repoussé les Allemands sur la Marne et poursuivi leur mouvement vers le Nord, remontant jusqu'à l'Aisne, rivière qu'elles franchissent avant d'être stoppées au Chemin des Dames.

1. Commonwealth war Graves commission [www.cwgc.org](http://www.cwgc.org)  
 2. « Executed for example, honouring British, Irish and Empire servicemen shot at dawn during World War » sur [www.users.waitrose.com](http://www.users.waitrose.com)  
 3. Un cimetière militaire a été créé par les services de la VI<sup>e</sup> armée française au nord-ouest d'Œuilly au lendemain de l'offensive Nivelle (lettre du Chemin des Dames n°14). Quelques Allemands y étaient inhumés, leurs dépouilles ont été transférées au cimetière de Cerny après-guerre. Transformée au début des années 1920, cette nécropole compte 1046 sépultures de combattants identifiés mais ne comporte aucune tombe britannique.  
 4. Julian PUTOWSKI et Julian SYKES, *Shot at Dawn*, Wharncliffe Publishing Ltd., UK, 1989.  
 5. *In Shot at Dawn*, dossier de George Ward : WO 95/1361, National Archives Kew, London.  
 6 – Ray WESTLAKE, *British Battalions in France and Belgium*, Leo Copper and Pen Sword Books Ltd., UK, 1997. Paul Kendall, *Aisne 1914 : the first trenches*, Spellmount Publishing Ltd, à paraître en 2012.  
 7. Brigadier-General Sir J.E. Edmonds, *Military operations France and Belgium 1914*, «The battle of the Aisne, 14 september, the fight for the Chemin des Dames», Macmillan and Co, 1933.

■ ■ ■ Poursuivi pour avoir abandonné son poste, reconnu coupable du chef de «cowardice», il est condamné à être fusillé au lever du jour. Le général Douglas Haig confirme la peine. Selon Julian Putowski, la position de Haig traduit sa volonté de faire un exemple pour prévenir l'éventualité d'autres désertions. D'autant qu'au cours de cette période, le service de santé britannique aurait constaté plusieurs cas de mutilations volontaires.

L'heure à laquelle George Ward est passé par les armes - 17 h 56 le 26 septembre - déroge à la procédure, le code de justice militaire britannique prévoyant l'exécution de la sentence au lever du jour.

### Un témoignage en 1929

Pourquoi Ward n'est-il pas fusillé à l'aube ? Cette question trouve peut-être une réponse dans un témoignage produit en 1929 par le député travailliste Ernest Thurtle (lire par ailleurs). Selon le témoin, dont Thurtle ne divulgue pas l'identité mais dont il assure qu'il pourra, le cas échéant, confirmer son récit devant un tribunal compétent, Ward aurait tenté de s'échapper avant son exécution. Blessé par les tirs de ses gardiens, il aurait été rattrapé et ramené sur un brancard. Ordre aurait été ensuite donné au sergent de garde d'achever le

condamné sur sa civière. L'enchaînement des événements tel que décrit par le témoin du député Thurtle peut-il expliquer l'heure tardive de l'exécution effective de George Ward ?

Les sources officielles et ce récit de 1929 ne situent pas les faits aux mêmes dates : le témoin de Thurtle évoque le 22 septembre, tandis que la déclaration du sous-officier retenue dans le rapport d'enquête indique que Ward aurait été vu quittant sa position dans la soirée du 14 septembre ; de même, Ward est officiellement décédé le 26 septembre, tandis que le témoin de 1929 évoque une exécution le 30 septembre.

Faut-il vraiment s'étonner de ce que la version officielle et cette version officieuse produite *a posteriori* soient à ce point divergentes ? L'une est à charge, l'autre, s'inscrivant dans le cadre d'une campagne parlementaire, à décharge. Si la seconde n'a pas vraiment convaincu les historiens britanniques, les travaux de ces derniers sur les 306 fusillés n'en ont pas moins révélé la grande fragilité des décisions rendues par la justice militaire au cours de la Grande Guerre.

Yves FOHLEN et Damien BECQUART

## Mémorial, pardon, débat

Un monument aux « fusillés à l'aube » (« Shot at dawn ») a été inauguré le 21 juin 2001 au Royaume-Uni. Erigé dans le Memorial National Arboretum près de Alrewas dans le comté de Staffordshire, il salue la mémoire des 306 soldats de l'Empire britannique exécutés pour des faits de lâcheté et/ou de désertion au cours de la Grande Guerre. Une statue représentant un jeune homme les yeux bandés, attaché à un poteau, figure Herbert Burden, un fusillé de 17 ans. Cette œuvre de l'artiste Andy De Comyn est entourée de poteaux disposés en demi-cercle sur lesquels sont inscrits les noms des 305 autres condamnés, dont celui du 2<sup>e</sup> classe George Ward, numéro de service 9641.

Ce mémorial est devenu l'emblème d'une campagne menée en Grande-Bretagne pour obtenir la réhabilitation des fusillés. Cette campagne, qui démarre à l'orée des années 1980<sup>1</sup>, s'est fondée sur des travaux et parfois des prises de position émanant d'historiens, juristes et même d'anciens combattants. Elle s'est appuyée sur le fait étudié que les actes qualifiés de désertion ou de lâcheté pouvaient constituer une réaction au stress du combat et à un syndrome de stress post traumatique. Elle a également établi que nombre de jugements avaient été rendus de manière hâtive et que certains accusés n'avaient pas bénéficié d'une véritable défense.

Au mois d'août 2006, le gouvernement britannique annonce que 306 soldats inculpés de désertion et lâcheté et fusillés sur la base de ces charges, sont pardonnés à titre posthume. Le pardon annoncé officiellement ne s'applique pas à 40 autres fusillés poursuivis pour crime de sang ou acte de mutinerie. Mais cette annonce n'a pas mis un terme au débat sur les fusillés à l'aube ; sur l'opportunité de leur réhabilitation et sur les difficultés juridiques considérables auxquelles se heurterait une telle entreprise.

1. Voir 1917 le Chemin des Dames, "Les fusillés à l'aube réhabilités au soir d'une longue campagne", p. 61-62, Damien Becquart, Frédéric Andréani, hors-série du magazine L'Aisne, Conseil général de l'Aisne, mars 2007.



The "Shot at dawn" Memorial en Grande-Bretagne, parmi les 306 mentions de fusillés, figure celle de George Ward. D.D.

## Le témoin du député Thurtle

Le témoignage sur l'affaire George Ward reçu sous forme de lettre, cité par Thurtle dans la brochure *Shootings at dawn – The Army Death Penalty at Work*, publiée en 1929.

« Nous étions dans des tranchées de réserve à la ferme du Metz le 22 septembre ou vers cette date, chaque homme dans son abri, quand un obus ennemi tomba dans la tranchée, tuant deux hommes. J'étais debout sur la route à ce moment-là. Quand l'obus explosa, le soldat "A" sortit de son abri et j'y sautai. Cela se passait vers 3 h 30 de l'après-midi. A 5 h 30 de l'après-midi, la compagnie se replia sur la route et le soldat "A" se présenta de lui-même au sergent-major S. qui lui demanda pourquoi il avait quitté la tranchée. "A" répondit qu'il était légèrement blessé, alors qu'il ne l'était pas.

Pour son crime, il fut traduit en cours martiale le 29 septembre, et exécuté le 30 sep-

tembre 1914. Seul son sergent-major fut requis pour témoigner. J'étais le seul homme à avoir vu ce qui s'était passé, pourtant je ne fus pas appelé à déposer.

A propos de sa mort. Pour former un peloton d'exécution, comme nous montions en ligne cette nuit-là, ils demandèrent douze hommes pour porter des outils (1). A cette époque les hommes qui portaient les outils étaient les premiers appelés à les utiliser, il y eut donc bien sûr plein de volontaires, mais quand ceux-ci furent rassemblés ils comprirent très vite que leur mission était d'exécuter le pauvre "A". Comme on l'amena, il s'éloigna du sergent de la garde, et le peloton lui tira dessus alors qu'il s'enfuyait, le blessant à l'épaule. Ils le ramenèrent sur

Mémorial de la Ferté sous Jouarre. Photo D.B./CG02.



un brancard et le provost-marshall ordonna au sergent de la garde de l'achever là où il gisait blessé.

Ce sont les faits véridiques et vous êtes libre d'utiliser mon nom, mon numéro de matricule et cette lettre quand vous le jugerez utile. »

1. Il s'agit vraisemblablement d'outils servant à l'aménagement de tranchées : pelles, pioches...



La Ferme du Metz à Moussy en 1910. L'unité dans laquelle servait George Ward y avait établi son poste de commandement, le 14 septembre 1914. Carte postale. Coll. J.-F. Viel.

Ernest Thurtle, ancien combattant, député travailliste, fait campagne à la Chambre des Communes dans les années 1920 pour obtenir la suppression de la peine de mort du code militaire britannique.

Il publie en 1929, dans le cadre de cette campagne, une brochure intitulée *Shootings at dawn – The army death penalty at work*<sup>1</sup> dans laquelle sont compilés des témoignages portant sur des affaires de condamnations à la peine capitale pour des motifs de désertion

## La campagne de Thurtle

et/ou lâcheté par la justice militaire au cours de la Première Guerre mondiale. Thurtle y indique que les dossiers des soldats exécutés demeurent entre les mains du War Office et qu'ils sont inaccessibles au public. Situation qui justifie le recours à ces lettres de témoins : « La seule façon d'accéder à

la vérité est d'interroger des camarades des victimes d'exécution », écrit-il en substance. Le député affirme disposer pour chaque cas cité de détails complets (noms des unités, dates, lieux et motif d'inculpation). Son livret est un outil au service d'une campagne politique visant le retrait de la peine capitale de la liste des sanctions auxquelles l'institution militaire a recours, sanction dont l'exécution est confiée à des hommes de troupe.

1. Texte publié sur le site [www.shotatdaw.info](http://www.shotatdaw.info)

# Chanson de Craonne en pays occupés

Son histoire continue de s'écrire : on sait aujourd'hui qu'une version de la *Chanson de Craonne* est publiée le 24 juin 1917 sous le titre « Une chanson de soldat » dans la *Gazette des Ardennes*. Le texte aurait été trouvé sur des soldats français faits prisonniers aux environs de Craonne.

La *chanson* que publie la *Gazette des Ardennes* dans son édition du 24 juin 1917<sup>1</sup> est à peu de choses près celle que l'on connaît sous le nom de *Chanson de Craonne* et dont on retrouve trace dans des lettres envoyées du front au cours de l'été 1917. Certes, quelques mots la différencient, par exemple, d'une version datée du 10 juillet 1917 que le soldat Robert Moignet (62<sup>e</sup> RI) adresse à son épouse<sup>2</sup>. Mais globalement, le texte de la chanson apparaît fixé à la fin du mois de juin 1917. Il se distingue alors quelque peu de celui que transcrit dans son carnet de campagne François Court, le 10 avril 1917<sup>3</sup>. Précédant l'offensive du 16 avril, la version de ce soldat du 273<sup>e</sup> RI est la première que l'on connaisse. Son texte est plus brut, moins apprêté que ceux qui lui sont postérieurs lesquels, probablement, s'accordent mieux à l'air de *Bonsoir m'amour*<sup>4</sup> qu'a emprunté la chanson.

La *Gazette des Ardennes*, en dernière page de laquelle paraissent les paroles de la *Chanson de Craonne*, est un quadri-hebdomadaire réalisé à Charleville et diffusé dans les territoires occupés. Il développe un mélange d'informations locales et générales, reprenant des articles de la presse européenne, des communiqués français, qu'elle commente, ainsi que des nouvelles du front émanant du commandement allemand. Objet hybride, qui sait se rendre sinon indispensable du moins nécessaire à ses lecteurs français en publiant des listes de décès, la *Gazette des Ardennes* tend à produire le discours d'une normalité et d'une civilité de l'occupation en même temps qu'elle véhicule l'idée de l'inéluctabilité de la victoire allemande. Elle attise des préjugés anti-britanniques et dénonce l'attitude belliqueuse des chefs et des hommes politiques français comme génératrice de sacrifices inutiles, tandis que des courriers, vrais, suscités ou fabriqués, des prises de position politiques et analyses en faveur de la paix y tiennent une très large place. Sous les dehors d'un organe d'information régional, national et international « normal », la *Gazette des Ardennes*, qui affiche un tirage de 160 000 exemplaires, est un outil de propagande dans lequel grosses ficelles et procédés de communication plus subtils voisinent. Dans l'édition du 24 juin 1917, le texte de la *Chanson de Craonne* est soumis au lecteur « à titre de document » sans aucun autre commentaire sous le titre en apparence anodin de : « Une chanson de soldat ». Comme s'il s'agissait de faire accroire que les couplets et refrains portés à la connaissance du lecteur relevaient en définitive du banal et du plus répandu dans l'univers d'une armée accumulant échecs et sacrifices inutiles. Le journal précise, avant de donner les paroles des deux refrains et quatre couplets, que la chanson a été trouvée « en deux exemplaires écrits à la main, sur des soldats français faits prisonniers aux environs de Craonne ». Le fait est parfaitement plausible. Il est présenté dans la *Gazette des Ardennes* avec toutes les apparences de l'authenticité. La chanson est datée, « mai 1917 » ; le lieu de sa composition précisé, « Faite à Croix sans Tête, en réserve », la situe au Chemin des Dames<sup>5</sup>, enfin, un soldat la revendique : « Signé : J... caporal ».

Dans cette même édition, la *Gazette des Ardennes* ouvre sur la revendication par certains députés d'un débat à la Chambre et d'une interpellation du Gouvernement sur l'échec de l'offensive du 16 avril. Elle publie les « *Constatations* » de « l'un de nos collaborateurs français du Nord occupé » qui regrette en substance que le bellicisme français s'oppose à la volonté de paix « des Puissances Centrales, vainqueurs incontestables ». Et *La victoire*, « oeuvre posthume de Joseph Bertourieux » publiée en feuilleton dans le journal s'achève sur un appel à ouvrir des négociations de paix « pour l'honneur, comme pour la sécurité, pour l'existence même de notre Patrie ! »

D.B.

1 - Remerciements à Philippe Salson qui a découvert cette version de la Chanson de Craonne qu'il a transmise à la lettre du Chemin des Dames.

2 - Version signée publiée par la lettre du Chemin des Dames, n°19.

3 - Lettre du Chemin des Dames n°18 : Antoine Destemberg révèle l'existence d'une version de la Chanson de Craonne écrite avant l'offensive du 16 avril, sous le titre Chanson moderne Les sacrifiés.

4 - « La chanson de Craonne, de la chanson palimpseste à la chanson manifeste », Guy Marival, dans *Le Chemin des Dames de l'événement à la mémoire*, coll., Stock, Paris, 2004, p.350-359.

5 - Plateau de la Croix-sans-Tête au sud du Chemin des Dames, à l'est d'Ostel. Altitude : 190 mètres. Vue sur le canal de l'Aisne à l'Oise. Il fait partie des objectifs du 16 avril (conquis le 18 avril). [www.dictionnaireduchemindesdames.blogspot.com](http://www.dictionnaireduchemindesdames.blogspot.com).

## UNE CHANSON DE SOLDAT

La chanson suivante a été trouvée, en deux exemplaires écrits à la main, sur des soldats français faits prisonniers aux environs de Craonne. Nous la reproduisons à titre de document :

### I.

Au bout de huit jours, le repos terminé,  
Il faut reprendre dans la tranchée  
Ou Notre place si utile,  
Car sans nous on prend la pile,  
Ou' mais c'est fini, on en a assez,  
Personne ne veut plus marcher.  
Et le cœur bien gros, plein de sanglots  
On dit adieu au repos  
Même sans tambour, même sans trompette  
Nous montons là-haut en baissant la tête...

### Refrain.

Adieu la vie, adieu l'amour,  
Adieu toutes les femmes,  
C'est n'est pas fini, c'est pour toujours  
de cette guerre infâme.  
C'est à Craonne sur le plateau,  
On doit laisser sa peau,  
Car nous sommes tous des condamnés,  
Nous sommes les sacrifiés !...

### II.

Nous voilà partis avec le cœur bien gros  
On peut dire adieu au repos  
Car pour nous la vie est dure,  
C'est terrible, je vous l'assure.  
A Craonne là-haut on va se faire descendre  
Sans même pouvoir se défendre ;  
Car si nous avons de bons canons  
Les Boches répondent bien à leur son,  
Et forcés de se terrer au fond de la tranchée,  
Nous attendons l'obus qui viendra nous tuer...  
Refrain.

### III.

Les jours de tranchée sont jours de souffrance  
Pourtant, on a l'espérance  
Qu'enfin bientôt ce sera la relève. —  
Tout à coup dans le silence  
On voit quelque chose qui s'avance :  
C'est un officier de chasseurs à pied,  
Qui vient pour nous remplacer.  
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe  
Nos pauvres chasseurs viennent chercher leur tombe...  
Refrain.

### IV.

Sur les grands boulevards, c'est malheureux de voir  
Tant de costauds qui font la foire,  
Et si pour eux la vie est rose  
Pour nous ce n'est pas la même chose.  
Au lieu de se farder, tous ces embusqués  
Feraient mieux de monter aux tranchées  
Pour défendre leur bien, car nous n'avons rien,  
Nous autres pauvres puotins.  
Tous nos camarades sont tombés là  
Pour défendre le bien de tous ces gros-là.

### Refrain.

Ceux qui ont du pognon  
Ceux-là reviendront,  
Puisque c'est pour eux que l'on s'crève.  
Mais c'est fini.  
Car nos « trouffions » veulent tous se mettre en grève  
Ce sera votre tour, messieurs les gros  
De monter sur le plateau.  
Puisque vous voulez continuer la guerre  
Payez un peu de votre sale peau !

Faite à Croix-sans-Tête, en réserve, mai 1917.

Signé : J... , caporal.



Coll. *Les sportifs français dans la Grande Guerre*, actes du colloque de Verdun de mai 2007, Verdun, Le Fantastocope Editions, 2010, 138 p.

Actes de colloque, les textes publiés ici rendent compte des interventions faites en 2007 sur le thème du sport et de la Grande Guerre.

Antoine Prost rappelle dès l'entrée que le sport, avant guerre, est un loisir de riches et que la guerre joue, comme dans d'autres domaines, un rôle d'accélération de sa diffusion et de démocratisation. Mais le sport y hérite également d'une réputation de préparation militaire masquée, qui incite à une méfiance visible jusque dans les années 1930.

Est évalué le rôle assigné au sport dans l'occupation du désœuvrement du soldat. C'est d'abord l'association issue du protestantisme américain, la YMCA, qui propose de créer le Foyer du soldat dès janvier 1915. Parmi d'autres occupations proposées, le sport y figure en bonne place : avec le volley-ball et le basket-ball, le football fait son entrée dans la culture populaire. En septembre 1917, 5000 ballons de football sont distribués aux unités.

En regard, la désorganisation des sociétés sportives civiles à cause du conflit fait aussi l'objet d'une étude.

A ceux qui souhaitent en savoir plus sur l'école militaire de gymnastique de Joinville, les bataillons scolaires, les associations sportives existantes avant guerre, la position de l'Etat-major par rapport à la question du sport, ces actes constituent un bon point de départ qui appelle d'autres recherches, comme le soulignent les organisateurs du colloque.



MARQUAND Albert, « *Et le temps, à nous, est compté.* » *Lettres de guerre (1914-1919)*, présentation Francis Barbe, postface du général André Bach, Forcalquier, C'est-à-dire éditions, coll. mille mots chuchotés, 2011, 416 p.

Sur la couverture, des soldats du 149<sup>e</sup> RI devant la roulante, le 15 décembre 1917. L'un d'eux a le visage cerclé de rouge : c'est le soldat dont on va lire les lignes au long des pages de cet ouvrage. Des lettres à sa famille, ses parents et ses frères, adressées à partir de décembre 1914, date de l'appel sous les drapeaux d'Albert Marquand, lettres d'un jeune homme qui traverse la guerre de 19 ans à 23 ans.

Après le récit de sa formation militaire pour laquelle il veut être à la hauteur des attentes de sa famille, sa première expérience du front est celle de l'Argonne, expérience traumatisante qui amène Albert Marquand à mettre en œuvre ce qui s'apparente, selon le général Bach, à une « stratégie d'évitement » : convalescence, permissions prolongées, tentatives en marge de la légalité de se faire reconnaître agriculteur ou ouvrier pour être rappelé à l'arrière.

De retour au front, à Verdun, son style même a changé, plus sec, plus informatif. Albert Marquand ne veut plus faire la guerre et recherche toujours le moyen d'en sortir même s'il accomplit son devoir au front : ce sera par la TSF, à partir de 1918, poste pour lequel il renonce à son grade de sous-officier.

Les lettres, itinéraire d'un homme, sont accompagnées d'une iconographie et de notes ainsi que d'un compte-rendu précis, rédigé a posteriori (mai 1918), de l'offensive de la Malmaison d'octobre 1917.



LOEZ André, *La Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2010, 125 p.

Un ouvrage général sur la Grande Guerre écrit par l'historien des refus de la guerre. Texte vif et précis qui rend compte de tous les aspects de la guerre et invite, dans une bibliographie détaillée, à approfondir son savoir sur chacun des axes évoqués. Un excellent point de départ pour les néophytes, mais aussi une très bonne piqûre de rappel pour tous les passionnés du premier conflit mondial. A lire absolument. ■

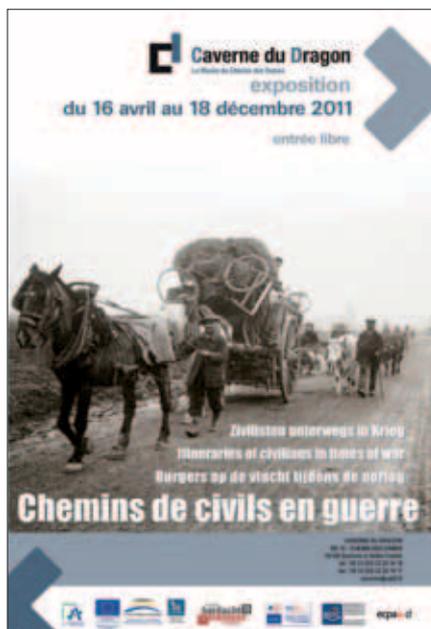
Catalogue d'exposition *Aux portes du chaos, l'arrière-front en Flandre durant la Grande Guerre*, Cassel, 2011, 60 p.

En accompagnement de la très réussie exposition du musée de Flandre à Cassel (Nord) [lire page 4], ce catalogue offre un panorama sur la question des déplacements des troupes et du matériel sur le front flamand autour de Cassel. La publication, en français et néerlandais, permet ainsi de mieux connaître les collections 1914-1918 du musée de Flandre récemment réouvert, les quartiers généraux français et britanniques qui se sont installés à Cassel, et de mieux comprendre les questions de logistique, de traitement sanitaire ou d'observation. Un texte traite aussi de la restauration d'une motocyclette britannique, opération réalisée pour l'exposition.

Les textes, très informés et accompagnés de documents clés, portent ainsi sur les aspects les plus quotidiens de la guerre mais aussi sur les coulisses d'un musée passionnant.

Comme le résume le titre d'un des chapitres, « tous les chemins mènent au front ».

## Caverne du Dragon/ Musée du Chemin des Dames



**Exposition : « Chemins de civils en guerre »**, en accès libre.

**17 et 18 septembre** : visites guidées spéciales journées du patrimoine : **Voyages dans la Caverne**.

**Visite de la Caverne du Dragon**. En visite guidée exclusivement (environ 1h15). Juillet, août, septembre et octobre : de 10 à 19 h (juillet, août), de 10 à 18 h (septembre, octobre). Dernier départ de visite à 17h45 (pour juillet et août) et 16h45 (pour septembre et octobre). Ouvert les jours fériés. Rens : Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames - RD18 - 02160 Oulches la Vallée Foulon - Tél : 03 23 25 14 18.

[www.caverne-du-dragon.fr](http://www.caverne-du-dragon.fr)

## Abbaye de Vauclair

Par l'**Association des Amis de Vauclair** :

- **Vauclair : une histoire gravée dans la pierre, le bois, l'eau et le temps**. Avec l'ONF, présentation de la valorisation de la partie occidentale du réseau hydraulique, **16 et 17 juillet de 10 h à 18 h**.

- **Taxidermie, artiste animalier, sculptures sur bois**, **27 et 28 août**.

- **3<sup>es</sup> rencontres médiévales de Vauclair**, **3 et 4 septembre**.

- **Exposition photographique « Bâtisseurs de tous les temps »**, **10 et 11, 17 et 18 septembre**.

- **Sortie champignons et exposition** : **24 septembre après-midi et 25 sept.**

- **Animation : « Le champignon dans tous ses états »**, **8 et 9 octobre**.

Exposition permanente : le week-end de 14 h à 18 h 30. Visites guidées sur rendez-vous au 03 23 22 43 02.

## Fort de Condé

Concert de musique principale des troupes de marine, le 20 septembre à 21h.

Ouverture du Fort de 9h30 à 12 h et de 13h30 à 17h30, jusqu'à 18h30 en juillet et août. Visites guidées. Rens. : 03 23 54 40 00.

**Visites thématiques sur le Chemin des Dames** : (au départ de la Caverne du Dragon)

- **L'affaire du 18<sup>e</sup> RI, 27 août matin**.  
- **Le Chemin du facteur, de Craonne à Vauclair, 27 août après-midi**.  
- **Fort de La Malmaison, 28 août**.

- **Les Britanniques au Chemin des Dames, 24 septembre matin**.  
- **Secourir les blessés, 24 septembre après-midi**.

- **Fort de La Malmaison, 25 septembre**.

- **Deux forts Séré de Rivières et leur histoire : La Malmaison, le Fort de Condé, 15 octobre matin et après-midi**. Repas tiré du sac. (Sous réserve).

- **Fort de La Malmaison, 23 octobre**.

- **Cerny en Laonnois : histoire d'un village, 11 novembre matin**.

- **Une chapelle au Chemin des Dames : la chapelle Sainte-Berthe, 11 novembre après-midi**.

La revue du Chemin des Dames est éditée par le Conseil général de l'Aisne / n° 22 / été 2011

Directeurs de la publication :

Yves Daudigny, Philippe Mignot.

Rédacteur en chef : Damien Becquart.

Comité de rédaction : Damien Becquart, Anne Bellouin, Caroline Choain, Yves Fohlen, Valentine Leignel, Aude Rœlly.

Assistante : Karine de Backer.

Conception graphique : Christian Jomard.

Mise en page : Damien Becquart avec Christian Jomard.

Remerciements particuliers : Nicolas Vasse, Philippe Salson, Bernard Labarbe, Olivier Gay, André Bach, Benoît Odelot, Paul Kendall, Jean-François Viel.

**abonnement** : gratuit sur demande :

mission Chemin des Dames/Familistère de Guise [missionchemindesdames@cg02.fr](mailto:missionchemindesdames@cg02.fr)  
03 23 24 88 39

Imprimerie : Alliance / Tirage 8 000 ex.

**Prochaine édition**  
octobre 2011



## Coin photo



Le Moulin de Laffaux, 4 février 2011. Bastien Morville, élève de 3<sup>e</sup> au collège d'Anizy-le-Château. Sortie atelier photo de la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames avec le photographe Gérard Rondeau.